

**DE LA TERRE À L'HOMME. LA RECHERCHE
AGRICOLE ET LA COOPÉRATION AU
DÉVELOPPEMENT**

**VAN DE AARDE TOT DE MENS. HET
LANDBOUWKUNDIG ONDERZOEK EN DE
ONTWIKKELINGSSAMENWERKING**

CGIAR BRIEFING AT THE BELGIAN SENATE

May 2, 2006

**co-sponsored by the Directorate-General Development Cooperation (DGCD),
Belgium, and the CGIAR**

(Consultative Group on International Agricultural Research)

<u>Opening</u>	2
<u>Introductory speeches</u>	5
<u>Testimonials</u>	16
<u>Panel debate</u>	23
<u>Conclusions</u>	34
<u>Appendix</u>	40
<u>Text presented by Mrs Margriet Hermans, Senator, Vice-Chairwoman of the Globalisation Committee of the Belgian Senate</u>	40

CGIAR BRIEFING AT THE BELGIAN SENATE**May 2, 2006**

**co-sponsored by the Directorate-General Development Cooperation (DGCD),
Belgium, and the CGIAR
(Consultative Group on International Agricultural Research)**

Opening

Mrs Anne-Marie Lizin, president of the Senate. – Je vous souhaite de tout cœur la bienvenue à ce colloque qui est placé sous le signe des Objectifs du Millénaire pour le développement des Nations unies. Les 189 États membres des Nations unies ont en effet pris l'engagement solennel de réduire l'extrême pauvreté et la faim à l'horizon 2015, et plus précisément de réduire de moitié la proportion de la population qui souffre de la faim. Ils se sont également engagés à réduire de deux tiers, d'ici à 2015, le taux de mortalité des enfants de moins de cinq ans et d'assurer un environnement durable.

Pour ce faire, il y a lieu de combattre la déperdition des ressources environnementales et de réduire de moitié le pourcentage de la population qui n'a pas accès de façon durable à un approvisionnement sûr en eau potable. Enfin, les États membres des Nations unies souhaitent mettre en place un partenariat mondial pour le développement et, dans ce contexte, accorder toute l'attention nécessaire aux besoins des pays les moins avancés.

Voedselzekerheid en landbouwkundig onderzoek zijn van cruciaal belang om deze doelstellingen te bereiken. Armoede en honger gaan hand in hand. Meer dan 842 miljoen mensen, onder wie vooral vrouwen en kinderen, lijden dagelijks honger. Arme bevolkingslagen kunnen alleen toegang krijgen tot voldoende en evenwichtige voeding als hun inkomen stijgt. Aangezien het platteland zeer weinig geïndustrialiseerd is, zijn de mogelijkheden om inkomsten te verwerven buiten de landbouwsector beperkt. Bijgevolg is de ontwikkeling van de landbouw en van het platteland noodzakelijk om de inkomsten van de arme gezinnen te verhogen en aldus de honger te bestrijden.

D'après le rapport 2001 du Fonds international de développement agricole (FIDA), 70% de la population pauvre vit dans les zones rurales des pays en développement et la plus grande partie de ces populations dépend principalement de l'agriculture, malgré une diversification croissante des revenus. L'agriculture reste donc le secteur clé dont nous devons nous préoccuper dans notre progression vers les Objectifs du Millénaire.

La libéralisation économique et la mondialisation ont pour effet de marginaliser les petits agriculteurs et de les confronter à une concurrence internationale croissante. La situation des femmes, qui jouent un rôle de plus en plus important dans l'agriculture, est carrément alarmante. Elle est encore aggravée par la dissémination des maladies transmissibles telles que le sida, le paludisme et la tuberculose.

De groei van de landbouw kan een beslissende rol vervullen bij de armoedebestrijding. Cijfers hebben aangetoond dat in Afrika een toename van de oogsten met 10% het aantal mensen dat moet rondkomen met minder dan 1 dollar per dag, met 9% doet verminderen. Dankzij de nieuwe technologieën van de Groene Revolutie is het gemiddelde inkomen van arme boeren in Zuid-Indië tussen 1973 en 1994 met 9% gestegen en dat van landarbeiders met 125%.

Een efficiënte landbouw maakt werk van een optimalisering van de productiesystemen en draagt bij tot de bescherming van de biodiversiteit en van bedreigde natuurlijke hulpbronnen zoals vis, wouden, bodem en water.

Le développement de l'agriculture est une nécessité pour la sécurité alimentaire. Outre le fait d'induire une augmentation du revenu des agriculteurs, il crée aussi une demande de biens et de services en dehors de l'agriculture, générant ainsi de l'emploi en dehors du secteur agricole.

Als we de millenniumdoelstellingen volledig willen verwezenlijken, dan moeten we voldoende belang hechten aan landbouwontwikkeling en aan wetenschappelijk landbouwonderzoek. Zoals ik daarnet heb aangetoond, moeten we daarbij in de eerste plaats voorzien in de behoeften van de arme bevolking zonder evenwel de natuurlijke hulpbronnen en het milieu waarvan de huidige en toekomstige generaties gebruik moeten maken, in gevaar te brengen.

Precies die taak wordt ter harte wordt genomen door de Consultative Group on International Agricultural Research (CGIAR), de organisatie waarmee we dit colloquium organiseren. De CGIAR werd opgericht in 1971 als een strategische alliantie van staten, internationale en regionale organisaties en privé-stichtingen. Treden op als cosponsors: de Wereldbank, de Food and Agriculture Organization (FAO), het International Fund for Agricultural Development (IFAD) en de United Nations Development Programme (UNDP). De CGIAR groepeerde thans vijftien centra voor landbouwkundig onderzoek en wil de resultaten van dat onderzoek maximaal aanwenden om op wereldvlak de armoede te verminderen en het leefmilieu te beschermen.

À l'époque, en tant que présidente de la commission des Affaires étrangères, j'ai emmené cette dernière visiter la Syrie. À l'entrée d'Alep, nous avons pu découvrir l'installation particulière de ICARDA, qui relève du CGIAR. Ce stock de semences de toutes sortes était dirigé, à l'époque, par un responsable égyptien de très haut niveau, le professeur Adel El-Batagy.

J'ai déjà eu l'occasion, dans les rapports sur l'extrême pauvreté que j'ai présentés devant la Commission des droits de l'homme à Genève, de souligner le rôle du CGIAR. Je pense en effet qu'il est important et que la Belgique doit y porter un grand intérêt. Tel est d'ailleurs l'objectif de notre colloque.

Un Belge, M. Guido Gryseels, travaille depuis longtemps dans ce cadre. Il n'est pas présent aujourd'hui, mais je tenais à le saluer. J'espère que vous aurez l'occasion de poursuivre durablement la collaboration avec lui. Il a notamment spécialisé le Musée de Tervueren dans les matières dont il est question et je pense qu'il a très bien œuvré en ce domaine.

Je me réjouis donc tout particulièrement d'accueillir à ce colloque MM. Ian Johnson et Francisco Reifschneider, qui sont respectivement président et directeur du CGIAR et qui vont nous présenter un exposé introductif. Nous entendrons également deux spécialistes expérimentés, à savoir M. Emile Frison, un compatriote qui est actuellement directeur général de l'International Plant Genetic Resources Institute (IPGRI) à Rome, et M. Dheda Djailo, doyen de la faculté d'agriculture de l'université de Kisangani. Je leur souhaite la bienvenue et les remercie déjà de leur témoignage.

It is an important part of the Belgian Senate's objectives to discuss the way in which Belgium can fulfil the engagement for 2015.

I must also introduce Mr. Pierre Galand, Chairman of our Globalisation Committee. We had decided, as a group within the foreign relation commission of the senate to have a specialised commission discussing globalisation.

Interviendront ensuite Mme Van Dooren, directrice générale de la DGCD, et M. Kris Panneels, conseiller général.

C'est une suite logique de l'intérêt du Sénat pour cette matière, même si l'agriculture est régionalisée dans notre pays. La part de compétence restée fédérale se trouve entre les mains de Mme la ministre Laruelle, et j'espère que nous aurons l'occasion de l'entendre dans le courant de cette journée.

Parallèlement au ministre De Decker, elle est peut-être le mieux à même de faire progresser les politiques dans le sens que nous espérons.

Cela étant, le gouvernement belge continuera longtemps encore à accorder au CGIAR une place de choix dans la coopération multilatérale.

Nous essaierons de clôturer nos travaux vers 12 h 30 de manière que je puisse vous rencontrer pour des contacts plus personnels à l'occasion du déjeuner.

Je vous souhaite d'excellents travaux et je laisse aux orateurs ici présents le soin de gérer la suite de ce colloque.

Introductory speeches

Mr. Ian Johnson. – Belgium was one of the founding members of the CGIAR and has been year in and year out, for many years very supportive of its work. This support for agricultural research in developing countries has had an enormous impact.

Agriculture is still extremely important in developing countries today. It is important for sustainable development. It is important for economic growth, for ecological management and for social policy and poverty reduction.

It must be recognised that even today, with many of the changes seen in developing countries, agriculture represents anywhere from 20% to almost 70% of Gross Domestic Product of national income in poor countries. Agriculture growth is going to drive economic growth. Economic growth is going to drive poverty reduction. It is particularly important in sub-Saharan Africa where agriculture is seen as the dominant sector, the key sector to economic growth and prosperity. Some shifts have been seen over the last few years in which agriculture has become even more important, in Rwanda it was 33% of national income in 1990, today it is well over 40%. In Burundi a similar trend is seen. In the Democratic Republic of Congo in 1990, it was 30%, today it is close to 60% of economic income.

In order to have economic growth there must be agriculture growth. The agriculture sector is central to the ability of the world to manage its ecology. There is perhaps 10% of land left that can be used in arable agriculture. The choices which will be made in the next number of years on how the available land will be used will revolve around the role that agriculture plays.

The sector that is most vulnerable to climate change in the poor parts of the world is agriculture. The Intergovernmental panel on climate change has estimated that the impact of climate change in sub-Saharan Africa will particularly effect the agricultural sector. A 20% decline in productivity is anticipated by 2020, a 30% decline by the middle of this century unless the necessary actions are taken to increase the productivity.

Agriculture is the largest user of water. 90% of water used in developing countries is used in agriculture. It is often used inefficiently and one of the great challenges is to squeeze the amount of water used for the crops produced. This is a great challenge for the world, on how to become much more efficient in water. This is a great challenge for the world, on how to become much more efficient in water use.

Finally, concerning the ecological impact issues of livestock and fisheries are central to the agricultural issues of today and have a profound impact on the ability to sustain life on earth. The emergence of a massive transformation in both livestock and fisheries issues is being seen.

What has been done in livestock over 10,000 years, moving from hunter-gatherer to farmer is being done in fisheries in less than 100 years, moving from a hunter-gatherer on the high seas to a fish farmer. Yet, the ecological impact of this massive change is not understood fully.

When looking at social policy issues it is clear that most of the world's poor live in rural areas, most of the world's poor depend on agriculture directly or indirectly. A 1% change in agricultural productivity in poor countries produces typically almost a 1% increase in the incomes of the lowest fifth of the population. Agriculture is not only helping economic growth, it is also helping poverty reduction.

A reemergence of the interest in agriculture is being seen in the world today. In the 1960's the Green Revolution had a profound impact on India, on China and on much of Asia but it by-passed Africa. A new Green Revolution is necessary.

Yet, official development assistance has fallen overall. It fell from almost 17% of official development assistance in 1980 to under 4% by 2003. A massive decrease was seen in official development assistance to agriculture in sub-Saharan Africa between 1980 and 2003. But we are beginning to see a turn. The European Union members particularly have really begun to see the importance of agriculture. Whilst the shifts are modest they are in the right direction. In 2003 2.8% of ODA went to agriculture, in 2004 it was almost 3.5% so it is increasing.

Today there is enough food in the world. Today the average amount of food there is per person on our planet is adequate to ensure that every single person is fed well. But, there are still 800 million people who do not get enough food every day. The issue is income and the poor distribution of food.

By 2050 it is being estimated that food demand will double and the pressures on our planet to produce the doubling of food that the world will demand are tremendous. If there is no agricultural research then the transformation that will desperately be needed by the middle of the century to ensure that our planet is sustainable will not be seen.

If there is no agricultural research then the transformation that will desperately be needed by the middle of the century to ensure that our planet is sustainable will not be seen.

New demands will be seen on agriculture and bio-fuels as oil prices hit \$75, or \$80, or \$100 per barrel. The necessity to think about whether energy can be grown and not just mined will occur.

Demands will be seen on livestock. There is a tremendous revolution occurring in meat consumption in the world today. As incomes rise people's diets shift and they shift towards meat. This will lead to a need to grow more grain in order to feed livestock. In India, for example, a doubling of meat consumption occurs every 5 years. India was historically thought of as a vegetarian country but now its meat consumption is doubling every 5 years. A massive change will also be seen in China, both in meat

consumption and in fish consumption. How this transformation will be managed is one of the great challenges.

The ecological services a farmer can provide will become more important and more valuable to society. A farmer will not just be a food producer, he/she will be a productive landscape manager. He/she will be managing the land on behalf of everyone to preserve it for future generations but also to make it productive for current generations. This is going to be a huge challenge, it is going to be a policy challenge, a management challenge, a local challenge and a global challenge.

The role that agricultural research will play is absolutely fundamental. The consultative group on international agricultural research and the centres around the world will play a pivotal role in driving us not only towards a higher level of productivity in agriculture but also towards a higher level of sensitivity towards our natural planet, towards our ecology. It will also drive us towards the kinds of poverty reduction desperately needed if the promises, that many governments have made, are to be fulfilled to reduce poverty by 2015, and to eliminate it by 2050. Agriculture research will be a partner in this endeavour.

Mr Francisco Reifschneider. – Mesdames et messieurs, je suis très heureux de me trouver parmi vous aujourd'hui.

Je vous remercie de me permettre de poursuivre en anglais pour vous parler de l'action du Groupe consultatif pour la recherche agricole internationale – GCRAI ou, en anglais, CGIAR.

La Belgique a toujours été un membre actif de notre groupe, soutenant l'action que nous menons en faveur de la réduction de la pauvreté au moyen de la recherche scientifique et de la technologie.

Today, the CGIAR is a strategic alliance, a platform for collaboration created in the early 70's. Belgium was one of the founding members. Today, there are 64 members, 25 are developing country members who contribute financially to this system that supports the 15 international agricultural research centres and its partners. Agricultural is very broadly defined as crop production, livestock, forestry and fisheries.

The CGIAR currently has about 8; 000 scientists and staff working in over 100 countries and in many cases under very difficult conditions. The system has been growing steadily and taking the last 10 or 12 years for example and using finance as an indicator the CGIAR has moved from around \$250 million of voluntary contribution to about \$460 million of voluntary contribution in 2005. The European group continues to be the largest supporters of the CGIAR.

The CGIAR's mission is to carry out agricultural research for poverty alleviation, food security, adequate management of natural resources and growth. The CGIAR feels that agricultural research is one of the key pillars for agricultural development and tackling this tremendously difficult issue of poverty and poverty in rural areas is vital.

Poverty is multi-dimensional. It is about a lack of food but it is also about lack of access to technologies, to credits, to voice and to power. The CGIAR believes it has an important opportunity to use all the knowledge available to help the poor. The poor risk being bypassed unless actions are taken that specifically target their needs.

The Green Revolution has historically been one of the greatest contributions of the CGIAR together with its partners. The major challenge today is in sub-Saharan Africa where the CGIAR invests about 50% of its total resources, a priority that is shared with Belgium.

The CGIAR's key products are global public goods. The centres and partners generate knowledge, technologies, provide policy advice and also special services, such as biodiversity and genebanks. The CGIAR has the largest collection of genebanks with over 600,000 materials being made available to all those in the developing and in the industrialised world.

Sustainable production, germplasm improvement, collection, and enhancement have been key together with the strengthening of our national agricultural research systems, with our partners in the Southern countries. In this respect the CGIAR has trained about 80,000 scientists over the last 30 years, providing tremendous opportunities for the CGIAR to discover what the challenges or issues are.

The work that the centres do will lead to a more equitable distribution of work and also to more opportunities for both men and women in rural areas. Better fed individuals can discuss their needs in terms of human rights more effectively than poorly fed individuals.

The impact of what the CGIAR does, together with its partners, is well-known and has been assessed externally by several different groups. For every dollar invested in the CGIAR since 1971, \$9 worth of additional food has been produced.

The CGIAR has also had recent impacts, especially in Africa. Firstly, the new drought resistance maize corn varieties in Southern Africa which provides about 30% higher yields today are already being planted on more than 300,000 hectares. Again climate proofing, having varieties which can withstand drought or innovations is something which is extremely important today and for the future.

Together with the Catholic University of Louvain the CGIAR has the largest collection of bananas at the INIBAP transit centre with over 1100 accessions. In addition to having this collection the CGIAR also distributes not less than 4 accessions to researchers and farmers around the world every day.

Cassava is a tremendously important crop in Africa, in Latin America and also in a few parts of Asia. The work that has been carried out by the centres together with their partners recently in finding new varieties resistant to cassava mosaic virus -a devastating disease in Africa – has made it possible to release more than 2000 elite materials providing farmers and producers with over one million seeds. These are very important materials because cassava can be multiplied by the farmers themselves.

How is this done? If we consider the CGIAR and the challenges throughout the world CGIAR represents 2-4% of the total effort that goes from the public sector in agriculture research for development. It is imperative for the CGIAR to have a clear focus. The recently approved priorities of the system will help achieve this focus.

The CGIAR is very much thinking about the mobilisation of resources. It is not about financial resources but it is about knowledge, technology, proprietary technology, people and also financial resources. For this reason there is close collaboration with advanced research institutions, and with our partners in the Southern countries to understand more fully what they feel their need today is but also their needs for the future. The expansion of these partnerships is absolutely critical.

The CGIAR would like to thank Belgium for their contribution to the CGIAR, not because of the \$180 million that has been provided to the CGIAR since 1972 but for the leadership above all that Belgium has provided to the CGIAR.

The research contributions from Belgian experts have been notable: Professor Dirk Vuylsteke who was unfortunately killed in an air accident while working at IITA and his very close collaborator on tropical improvement and a leader in this area, Professor Rony Swennen from KUL. Professor Marc Van Montague, a wonderful leader and a bio-technologist renowned in the world at the University of Gent.

Mr Pierre Galand, Senator, Chairman of the Globalisation Committee of the Belgian Senate. – En introduisant cet exposé sur les orientations de la recherche agricole internationale, je voudrais faire une brève référence à la mondialisation, phénomène incontournable quand il s'agit d'aborder une question liée au développement.

La notion de mondialisation désigne essentiellement un processus d'homogénéisation des normes économiques, sociales et culturelles. Elle affecte en cela presque tous les domaines de notre société. La mondialisation n'est bien évidemment pas un phénomène naturel mais une construction politique. Elle s'inscrit en effet dans un cadre idéologique bien spécifique, celui du libre échange, de la concurrence non faussée, de la mercatique croissante des services et des biens communs, y compris du vivant. Le secteur agricole n'a bien entendu pas échappé aux évolutions induites par la mondialisation.

Tout d'abord, sur le plan des politiques agricoles, il convient de souligner que les institutions financières internationales, depuis les années 1980, et l'OMC, depuis 1994, ont amorcé un processus de libéralisation du secteur.

Ensuite, dans les pays en développement, la libéralisation consiste notamment à privatiser les entreprises publiques ou mutuelles de production agricole, d'approvisionnement de l'agriculture, de transformation et de commercialisation des produits agricoles dans lesquelles ces pays étaient éventuellement engagés. Elle amène ainsi ces derniers à réduire les interventions publiques un tant soit peu favorables au

développement de l'agriculture paysanne telles que, par exemple, les politiques de réforme agraire ou foncière, les politiques de stabilisation des prix agricoles, de crédits et d'aides aux investissements et aux achats d'intrants agricoles, les politiques de recherche agricole nationales ou encore les projets de développement local.

Enfin, la libéralisation du secteur agricole pousse les États du Sud à importer de plus en plus de denrées agricoles et vivrières de base : céréales, soja, produits animaux, etc, en réduisant leurs restrictions tarifaires – notamment les droits de douane – et non tarifaires – notamment les interdictions, le contingentement, etc. – afin de compenser les pertes liées à la libéralisation commerciale. Les paysans n'ont alors souvent d'autre solution que de produire et d'exporter à bas prix d'autres denrées agricoles.

Tout ceci se déroule dans un contexte où les prix agricoles internationaux s'établissent à des niveaux très inférieurs aux prix de revient de la très grande majorité des paysans du monde. Ils sont en effet très inférieurs aux prix qui leur permettraient de vivre dignement de leur travail, d'investir et de se développer et inférieurs même aux prix qui permettraient aux plus démunis d'entre eux de manger à leur faim.

En ce qui concerne plus spécifiquement la recherche agricole, il semble également qu'elle réponde de plus en plus à l'impératif d'homogénéité, d'économie d'échelle et de rentabilité qu'implique la mondialisation. La recherche agricole est en effet de plus en plus orientée pour servir une agriculture et une alimentation industrielles.

De manière générale, la recherche est centrée sur l'augmentation de la production, la création de variétés moins dépendantes du climat et le développement d'espèces résistant aux pesticides et aux désherbants. Pour les agriculteurs, cela signifie une utilisation accrue d'intrants et une plus grande dépendance vis-à-vis de la technologie importée.

En Europe, les programmes de recherche sont dominés aujourd'hui par la biotechnologie et définis de façon croissante selon les priorités de l'agro-industrie. Parallèlement, les recherches indépendantes et publiques sont de plus en plus rares. L'aide publique s'amenuise et le financement privé influence la nature de la recherche publique.

Un exemple concret de cette tendance réside dans les sommes colossales allouées au génie génétique et aux cultures d'exportation alors que le développement de méthodes de production à faible utilisation d'intrants ou de l'agriculture écologique est plutôt délaissé.

Dans ce contexte, nombre d'ONG et d'organisations paysannes mais aussi d'institutions internationales soulignent l'écart croissant entre les objectifs poursuivis par la recherche et les besoins des agricultures des pays du Sud. Ainsi dans son rapport annuel 2003-2004 qui avait pour thème central la biotechnologie agricole, l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture, la FAO, a clairement marqué sa désapprobation concernant le seul développement des OGM à des fins commerciales.

En effet, selon l'agence onusienne, « Les recherches sur les cultures transgéniques sont, pour la majorité, le fait de sociétés privées transnationales. Cette situation est lourde de conséquences pour le type de recherches effectivement engagées ainsi que pour les produits élaborés. Les plantes et les caractéristiques présentant un intérêt pour les pauvres sont souvent dédaignées. »

Permettez-moi de me pencher un instant sur le cas du Mali que je viens de quitter et qui, à mon sens, constitue une bonne illustration, d'une part, de la crise du modèle agro-exportateur promu par les institutions financières internationales et, d'autre part, du déphasage existant entre les intérêts des multinationales agroalimentaires et ceux des agriculteurs africains.

Pour rembourser leur dette, les pays en développement ont été pressés par les IFI (Institutions financières internationales) de développer l'exportation de quelques produits de base. L'Afrique de l'ouest s'est spécialisée dans le coton. Au Mali, cette denrée représente la moitié des revenus d'exportation. Trois à quatre millions de Maliens, sur une population totale de 12 millions, dont 70% actifs dans l'agriculture, se sont engagés dans la production de coton pour avoir une source de revenus.

Pourtant la culture du coton connaît aujourd'hui une crise grave pour trois raisons principales : tout d'abord, les cours mondiaux de cette matière première sont en chute ; deuxièmement, la dépréciation du dollar lamine le revenu des cultivateurs ; troisièmement, les aides publiques accordées par les États-Unis à leurs cotonniers – près de 4 milliards de dollars – permettent d'écouler la production sur le marché mondial à des prix cassés. Pour compliquer encore un peu plus la situation, le prix des engrais et des pesticides augmente pour les agriculteurs maliens.

Tout cela explique pourquoi aujourd'hui, avec une production de 600.000 tonnes, le Mali gagne la même chose que lorsqu'il produisait 300.000 tonnes. Entre-temps, la Banque mondiale a imposé à ce pays un nouveau système de fixation de prix qui s'est traduit par une baisse dramatique, avec un prix inférieur de 20% aux coûts de production. Comme dans tous les États de la sous-région, elle fait également le forcing pour imposer la privatisation de toutes les filières agricoles.

Si les subventions américaines constituent un problème réel pour les paysans maliens, leur élimination ne résoudrait cependant pas tout. En effet, dans un tel cas de figure, il y a fort à parier que les exportateurs des USA seraient immédiatement remplacés par d'autres géants, par exemple, le Brésil, et les cours continueraient à être déprimés.

En fait, au Mali, les seuls agriculteurs qui parviennent encore à faire face à la crise sont ceux qui ont pris soin de diversifier leurs cultures.

Parallèlement à la crise du coton, le Mali, comme nombre de pays d'Afrique, fait l'objet de fortes pressions exercées par les multinationales agroalimentaires – en premier lieu, l'américaine Monsanto et la suisse Syngenta – pour industrialiser son secteur agricole et ouvrir son marché aux cultures transgéniques,

notamment le coton Bt ou coton BXN Plus Bt qui produit une toxine efficace contre certains agresseurs, par exemple les lépidoptères, ce qui permet, en théorie, de réduire le recours aux pesticides et de garantir de meilleurs récoltes aux paysans.

Il est utile de préciser que les semences Bt sont protégées par des brevets qui donnent aux firmes un pouvoir absolu sur les agriculteurs. Les petits paysans n'ont plus le droit de garder des semences d'une récolte pour les replanter l'année suivante, comme ils l'ont toujours fait, sous peine de poursuites judiciaires.

On retrouve ici en filigrane le problème crucial des droits de propriété intellectuelle et du vivant breveté.

Mais il semble que les inconvénients des OGM dépassent les questions d'ordre éthique et juridique.

Ainsi, dans l'État indien d'Andhra Pradesh, les variétés Bt qui ont été introduites ne se sont guère révélées moins gourmandes en pesticides que les variétés conventionnelles.

Le coût élevé des semences Bt, combiné à des rendements décevants, a fini par entraîner la ruine de nombreux petits paysans. Les demandes d'indemnisation adressées à Monsanto ayant été catégoriquement rejetées, l'État d'Andhra Pradesh a récemment interdit à la firme d'opérer sur son territoire.

La question des bienfaits supposés des cultures transgéniques n'est pas encore tranchée au sein de la communauté scientifique internationale. Toutefois, de nombreux exemples dans le monde en développement semblent mettre en cause la prétendue utilité des OGM pour les paysans pauvres. Même au Brésil, en Argentine ou en Afrique du Sud, où les semences transgéniques de soja, de maïs et de coton sont massivement utilisées, les OGM n'ont pas mis fin à la misère des paysans sans terres et des populations des favelas et des bantoustans.

Au contraire, ils contribuent souvent à une accélération de la concentration des terres excluant progressivement les petits et moyens producteurs. En outre, leur impact sur la santé et l'environnement est de plus en plus préoccupant. À ce sujet, je vous invite à lire l'article paru dans *Le monde diplomatique* du mois d'avril 2006.

Je pense qu'il est urgent de réorienter la recherche agricole et les politiques agricoles actuellement promues au niveau international. Il est naïf de croire que le problème de la pauvreté et de la faim dans le Tiers monde sera résolu grâce à la seule recherche scientifique. La question du modèle de développement agricole que nous entendons encourager est également essentielle. Elle est peut-être même centrale dans la mesure où le type de développement agricole privilégié oriente nécessairement la recherche dans ce domaine.

En ce qui concerne le choix du modèle de développement, je pense que la poursuite de la libéralisation du secteur agricole n'est pas soutenable à long terme. Les principaux gagnants de la libéralisation sont les géants de l'agro-industrie. Nombre de paysans du Nord et du Sud, quant à eux, ne survivront pas à l'ouverture croissante à la concurrence internationale. Au-delà des considérations d'ordre éthique ou social, l'augmentation du prix du pétrole et son épuisement progressif rendront de plus en plus difficile le maintien d'un commerce agricole mondialisé.

Des alternatives à la libéralisation du marché agricole existent : établir des marchés communs agricoles régionaux, protéger ces marchés, négocier des prix justes, mettre en œuvre de véritables réformes agraires, promouvoir le commerce local etc...

Il faudrait plus de cohérence entre la coopération au développement et les politiques économiques. Il est aberrant d'investir dans la promotion de l'élevage et la transformation laitière en Afrique tout en imposant le libre accès des produits laitiers européens sur les marchés locaux, sahéliens par exemple, dans les Accords de partenariats économiques. Il en va de même avec les produits avicoles, les poulets congelés notamment.

Il faudrait encourager les organisations internationales à mettre l'accent dans leurs politiques sur l'amélioration de l'accès des paysans aux moyens de production : terres, ressources naturelles, crédits, semences, intrants, etc...

Enfin, il faudrait donner les moyens à la FAO de protéger la recherche des paysans et la biodiversité contre les restrictions imposées par les Accords sur les droits de propriété intellectuelle au commerce de l'OMC.

En ce qui concerne la question des orientations de la recherche agricole internationale, la priorité ne devrait pas être donnée aux technologies du génie génétique. En raison, notamment, de leur effet pervers considérable sur l'accès aux semences, elles n'ont pas beaucoup d'intérêt pour le développement agricole des pays les plus pauvres.

La recherche agricole devrait plutôt être centrée sur une agriculture paysanne et conduite selon un vrai processus participatif. Les agriculteurs concernés devraient avoir la possibilité de participer activement à l'élaboration, à la mise en œuvre et à l'évaluation des programmes de recherche.

Elle devrait viser le développement d'une technologie nécessitant peu d'intrants extérieurs pour améliorer la productivité.

Elle devrait être orientée vers l'amélioration des semences locales par des techniques agronomiques classiques et une meilleure formation des petits paysans, notamment aux méthodes de l'agriculture biologique.

En outre, la recherche agricole devrait plutôt contribuer à l'analyse et à l'amélioration de la fertilité du sol et de la gestion de l'eau dans les régions où vivent les petits propriétaires paysans. Elle devrait se mettre au service de l'utilisation, de la conservation et de la promotion de la biodiversité agricole et des pratiques traditionnelles qui y sont associées. Elle devrait, enfin, ne pas concentrer tous les moyens au service de l'agriculture productiviste et de la transformation industrielle, mais promouvoir également l'agroécologie. Bref, les agronomes ne manquent pas de travail, à condition de reconnaître les écosystèmes, souvent complexes, desquels on doit toujours ménager les diverses potentialités productives.

Par ailleurs, n'oublions jamais que partout où il y a une terre cultivée, il y a une femme paysanne, un homme paysan, sa famille, sa collectivité, sa culture.

Mrs Martine Van Dooren. – Avant d'entrer dans le vif du sujet, je voudrais m'associer aux remerciements adressés au Sénat et à sa présidente pour avoir organisé ce colloque concernant le rôle de la recherche agronomique dans la coopération au développement et pour avoir invité le CGIAR à y participer.

Le rôle de la recherche agronomique est, à nos yeux, essentiel si l'on considère que la sécurité alimentaire est un des enjeux fondamentaux – pour ne pas dire l'enjeu principal – de la lutte contre la pauvreté. La sécurité alimentaire des pays pauvres dépendra en partie des résultats de la recherche agronomique, à condition qu'elle soit orientée vers la lutte contre la pauvreté et le développement durable.

La Belgique se félicite d'avoir été un membre actif du CGIAR depuis sa fondation, en 1971. Depuis trente-cinq ans, la coopération belge participe donc au financement du CGIAR et collabore activement à la définition des politiques de l'institution.

Permettez-moi aussi de souligner le rôle majeur joué par les universités et les centres de recherche belges, étroitement associés à ce programme et à la réussite de découvertes importantes. En voici quelques-unes : le réseau INIBAB, pour l'amélioration de la banane ordinaire et de la banane plantain, intégré dans IPGRI ; le renforcement des systèmes de production du riz de plateau avec IRRI ; l'amélioration génétique de la culture du haricot avec le CIAT ; l'amélioration de la productivité du manioc avec IITA, à travers un meilleur contrôle des maladies de cette culture.

Il est admis à l'échelon international que depuis sa création, en 1971, le CGIAR a engrangé des résultats remarquables dans sa sphère d'activité, la recherche agronomique. Les centres et les partenaires scientifiques du CGIAR ont très largement contribué à améliorer la sécurité alimentaire. La révolution verte menée en Asie est associée au nom du CGIAR.

Les résultats de la recherche agronomique ont également permis d'accroître les revenus des petits paysans, mais aussi de protéger des millions d'hectares de forêt et de participer à une meilleure protection de la biodiversité et des ressources naturelles. Mais les défis restent énormes. J'en citerai quelques-uns :

Nourrir une population qui, selon certaines estimations, pourrait atteindre 9 milliards d'êtres humains en 2050.

Rationaliser l'utilisation de l'eau à usage agricole ; on sait quelle pression sera exercée sur cette ressource ô combien vitale...

Protéger les ressources naturelles menacées par les changements climatiques et par la diversification, et ce dans un monde où 75% des pauvres dépendent de l'agriculture pour survivre.

La coopération belge se sent particulièrement concernée, vu que la majorité des pays partenaires de la Belgique, localisés pour la plupart en Afrique, au sud du Sahara, ont une économie essentiellement basée sur l'agriculture et que, malheureusement, comme cela a été souligné, la part de l'aide publique consacrée à l'agriculture a globalement stagné, voire décliné, ces dernières années.

Pour ces pays, l'investissement dans la recherche agronomique et dans la vulgarisation qui doit en résulter est donc essentiel. Mais hélas, dans beaucoup de ces pays, la recherche agronomique a été négligée durant de trop nombreuses années et quasi aucun financement national ne lui est destiné. La recherche fonctionne donc vaille que vaille et presque exclusivement grâce à des financements extérieurs. Je pense en particulier aux pays d'Afrique centrale. Les chercheurs et scientifiques bien formés ont déserté les centres de recherche et les universités, faute de moyens.

La relance de l'agriculture passera donc par la relance de la recherche agricole. Nous nous y attelons dans cette région du monde, également dans le cadre de notre coopération bilatérale d'État à État. C'est ainsi qu'au Burundi, la coopération belge finance la recherche à l'ISABU et qu'en RDC, un important programme de relance des centres de recherche agronomique a été récemment signé entre nos deux gouvernements.

Du point de vue financier, les contributions belges se sont élevées en moyenne à 5,7 millions d'euros par an pour la période 2000-2004, pour seize centres. Nous nous sommes engagés à verser une contribution de 5,25 millions d'euros par an pour la période de 2005-2007, destinée à financer sept centres de recherche agricole.

En effet, la collaboration entre la Belgique et le CGIAR a été adaptée à la politique de concentration de la coopération belge à partir de l'année 2000. C'est ainsi qu'il a été décidé de financer un nombre plus limité de centres afin d'augmenter l'impact de la contribution belge et d'assurer un meilleur suivi. Un tiers du financement belge est versé aux ressources générales de l'organisation et deux tiers constituent des contributions affectées.

Pour la période 2007-2010, je suis convaincue qu'il nous sera possible de dégager des moyens financiers supplémentaires, compte tenu de l'engagement de la Belgique, pris au plus haut niveau, d'atteindre d'ici à 2010 un volume d'aide équivalent à 0,7% de notre revenu national.

Après les considérations d'ordre budgétaire, permettez-moi certaines réflexions et commentaires qui peuvent paraître critiques mais qui visent à accroître l'efficacité du CGIAR.

La coopération belge considère que certaines initiatives de recherche sont encore trop dispersées, ce qui peut entraîner des doubles emplois et des compétitions pour l'accès au financement. Il importe que les programmes proposés correspondent à une vision globale et partagée par tous afin que les priorités de la recherche au niveau mondial soient correctement traduites.

La Belgique est bien consciente que la responsabilité de coordination des interventions de la recherche agronomique revient en premier lieu aux autorités des pays partenaires. Mais force est de constater que la réalité des ressources humaines et les contraintes financières hypothèquent sérieusement l'exercice de cette responsabilité, d'où l'importance du dialogue politique avec les partenaires pour les inciter à accorder des budgets plus importants à la recherche agronomique.

En ce qui concerne le futur, la Belgique estime que le développement de synergies et l'approfondissement du dialogue avec les parties intéressées seront nécessaires. Des efforts ont déjà été observés en ce sens. Nous nous félicitons, par exemple, de la création du consortium CIALKA, qui regroupe l'IITA, l'INIBAP et le CIAT. Nous souhaiterions d'ailleurs que ce consortium puisse s'étendre géographiquement en RDC et servir ainsi d'exemple à d'autres centres.

L'impact de la sécheresse, des maladies ou la dégénérescence des semences, les invasions de sauterelles ou, encore, la commercialisation des productions agricoles sont des enjeux régionaux importants. Il va de soi que les stratégies nationales doivent tenir compte de celles des pays voisins. Et qui, mieux que les organisations actives à caractère global comme le CGIAR, peut assurer cette coordination ? Les initiatives régionales restent encore trop timides. Une approche régionale de la recherche agronomique permettra non seulement d'aborder les problématiques de manière plus efficace, mais contribuera aussi à l'intégration économique des régions concernées.

Les enjeux et les responsabilités des organisations internationales de recherche, des universités et des autres partenaires sont donc très importants. Le présent colloque et la réunion bilatérale qui se tiendra, demain, constituent pour nous un signal clair destiné à permettre une approche concertée et plus stratégique de la recherche agricole axée sur la lutte contre la pauvreté et en faveur du développement durable.

Testimonials

Mr Emile Frison. – Mesdames, messieurs, c'est avec un réel plaisir que je m'adresse à vous aujourd'hui. Je suis en effet très heureux de l'intérêt que vous portez à la coopération au développement et plus

particulièrement à la recherche agricole, qui joue un rôle primordial comme moteur du développement dans les pays les plus pauvres.

Comme vous l'ont dit MM. Johnson et Reifschneider, la Belgique est un des membres fondateurs du Groupe consultatif pour la recherche agricole internationale, lequel a pour but de lutter contre la faim et la pauvreté et de promouvoir un développement durable respectueux de l'environnement. Depuis plus de trente ans, la Belgique a non seulement contribué au financement des centres du CGIAR mais a également financé des partenariats avec les universités belges qui ont une tradition importante dans le domaine de la recherche agricole tropicale.

En quelques minutes, je vais tenter de vous donner un aperçu de quelques-uns de ces partenariats qui ont contribué de façon significative à la réalisation des objectifs du CGIAR. Ce n'est certes pas un inventaire exhaustif, mais plutôt une illustration du type de collaboration existant entre les centres et les universités belges.

Je commencerai par le Sahel, où la Belgique a appuyé des recherches effectuées par le Centre de recherche pour les zones semi-arides (ICRISAT) en collaboration avec plusieurs universités belges pour le développement d'outils de décision destinés aux petits agriculteurs des zones arides, afin de leur permettre de mieux gérer leur production. Pendant de nombreuses années, le Centre sahélien de l'ICRISAT à Niamey a été dirigé par le professeur Charles Renard de l'UCL.

Un deuxième exemple a pour objet la pomme de terre. Au début des années 90, le Centre international de la pomme de terre (CIP) a appliqué la technique de transformation par *Agrobacterium*, développée par le professeur Van Montagu de l'Université de Gand, pour l'introduction de sources de résistance à un insecte ravageur de la pomme de terre permettant de réduire de façon significative les pertes causées par ce ravageur.

Plus récemment, un projet a démarré visant à introduire des gènes de résistance aux insectes et maladies de la patate douce, laquelle subit d'importantes pertes de rendement causées par ces insectes et maladies. En outre, plusieurs chercheurs belges sont impliqués dans les recherches du CIP.

Un autre exemple est un projet de développement d'entreprises paysannes mis en œuvre par le Centre international pour l'agroforesterie (ICRAF) et le Centre international de recherche forestière (CIFOR) au Cameroun, qui vise à renforcer la capacité des petits agriculteurs à retirer un revenu stable de la production de produits dérivés de l'agroforesterie et de leur commercialisation.

Dans le domaine des productions animales, une longue collaboration existe entre l'Institut international pour les productions animales (ILRI) et l'Université de Liège, l'ULB et la VUB. Elle couvre une vaste gamme de domaines de recherche aussi différents que la lutte contre la trypanosomiase, qui est une maladie du bétail importante dans les zones tropicales, et un projet visant à réconcilier les intérêts des

pastoralistes dans les zones protégées du Kenya et de Tanzanie avec les objectifs de conservation de la nature. Plusieurs chercheurs belges sont impliqués dans ces recherches.

La Faculté universitaire de Gembloux a collaboré pendant de nombreuses années avec le Centre international de recherche tropicale (CIAT) et l'Institut international pour les ressources phytogénétiques (IPGRI) dans le domaine de la conservation des ressources génétiques du haricot et son amélioration génétique. Un Belge est d'ailleurs à la tête de la collection de ressources génétiques du CIAT. En outre, la collection mondiale d'espèces apparentées au haricot est conservée au Jardin botanique de Meise.

L'UCL a collaboré pendant de nombreuses années avec le Centre international pour l'amélioration du blé et du maïs (CIMMYT) dans le domaine de la phytopathologie, non seulement au Mexique et en Inde mais également en Afrique. Ces recherches sont également menées par un chercheur belge.

En Afrique centrale, le Centre africain de recherche sur le riz (WARDA) travaille à la restauration de la production rizicole en améliorant les systèmes semenciers et en introduisant les variétés améliorées NERICA qui sont un croisement entre les riz africains et asiatiques.

Le chercheur responsable de ce travail a reçu le *World food price* et, récemment, un Belge a été nommé responsable administratif au WARDA.

Ces quelques exemples de collaboration s'insèrent dans les priorités du système CGIAR. Cependant, le partenariat probablement le plus étroit entre le CGIAR et la Belgique est sans conteste dans le domaine de la recherche sur les bananes et les bananes plantain. C'est un aliment de base important pour des centaines de millions de personnes dans le monde et la Belgique est reconnue dans ce domaine comme un leader mondial avec des équipes de réputation internationale à l'UCL, à la Faculté universitaire de Gembloux et à la KUL à Leuven.

En effet, une expertise remontant au temps du Congo belge s'est maintenue et a continué à se développer en Belgique. La Belgique est un des six pays membres fondateurs du Réseau international pour l'amélioration de la banane et de la banane plantain, l'INIBAP – à présent un programme de l'IPGRI – dont le premier directeur fut le professeur Edmond de Langhe et que j'ai moi-même eu l'honneur de diriger pendant huit ans. De nombreux chercheurs belges sont impliqués dans la recherche sur la banane, aussi bien à l'Institut international d'agriculture tropicale, IITA, qu'à l'IPGRI.

À Leuven, la KUL héberge la collection mondiale de bananes avec plus de 1100 variétés différentes qui sont toutes des variétés cultivées par de petits producteurs et qui servent souvent d'aliments de base. La Belgique assure la conservation à long terme de ce patrimoine mondial. Le Sénat a d'ailleurs approuvé, en 2005, un accord de siège entre l'IPGRI et la Belgique afin de garantir le statut international de sa collection de bananes, qui distribue plus de 1000 échantillons de variétés différentes chaque année. Cette collection est également utilisée pour fournir des quantités plus importantes à des projets de

développement tels que le Kagera Development Community Programme financé par la Belgique dans la région du Kagera, projet qui a amélioré les conditions de vie de plus de 100.000 familles dans une zone fortement affectée par les migrations, à partir du Rwanda et du Burundi, causées par la crise dans la région.

Plus récemment, le consortium CIALKA a été constitué en Afrique Centrale. Il inclut trois centres du CGIAR, le CIAT, l'IITA et l'IPGRI, les centres nationaux de recherche du Congo, du Burundi et du Rwanda, l'UCL et la KUL, des ONG locales ainsi que des petites entreprises locales.

L'objectif de ce consortium est d'améliorer les conditions de vie par une approche intégrée dans les zones où la banane représente l'aliment de base. Lors de sa visite récente au Rwanda, Mme Lizin a d'ailleurs eu l'occasion de s'entretenir avec M. Théo Bart de l'ambassade, au sujet de ce consortium.

Au niveau de la recherche, la KUL a développé des techniques de transformation de la banane et est reconnue comme le spécialiste mondial de la culture *in vitro* de la banane. La Faculté universitaire de Gembloux est un centre de thérapie pour la production de plantules assainies, ce qui est très important pour une plante à multiplication végétative. L'UCL collabore également avec le Centre international de culture tropicale dans la recherche sur l'utilisation de champignons bénéfiques augmentant non seulement la production mais également la résistance aux maladies.

De plus, en 2005, la KUL a été reconnue à l'échelon mondial comme un centre d'excellence dans le domaine de la cryopréservation, c'est-à-dire la conservation à des températures extrêmement froides, à -198° dans l'azote liquide, et elle est désignée comme un centre de duplication de toutes les cryocollections de plantes à multiplication végétative de tous les centres du CGIAR.

Cet échantillon de partenariats entre les centres du CGIAR et les universités belges vous donne non seulement un aperçu des collaborations passées mais illustre également de nombreuses possibilités de collaborations futures.

La Belgique a été un bailleur de fonds important du CGIAR et, pendant les vingt premières années de l'existence de ce dernier, elle a augmenté sa contribution au fur et à mesure de la croissance du budget total du CGIAR. Malheureusement, ces dix dernières années, la contribution belge est restée stable en termes nominatifs et a donc connu une diminution en termes réels et relatifs par rapport aux autres bailleurs de fonds, ne représentant plus qu'un pour-cent du budget total du CGIAR. Or, pendant cette même période, le budget de la coopération belge a plus ou moins doublé. La reconnaissance récente par la communauté internationale de l'importance de l'agriculture comme moteur du développement dans les pays les plus pauvres ainsi que celle de l'impact de la recherche agricole justifient de reconsidérer la contribution belge au CGIAR. Je suis ravi que Mme Van Dooren ait mentionné cette possibilité.

J'espère que la Belgique suivra les traces de la Grande-Bretagne et du Canada en doublant sa contribution au CGIAR, restaurant de la sorte la place qu'occupait ce dernier dans le budget de la coopération belge ainsi que la place de la Belgique dans le financement du CGIAR voici dix ans.

En effet, d'importants défis doivent encore être relevés. Je n'en mentionnerai que deux.

Le premier est une recherche participative adaptée aux besoins des petits producteurs, permettant une augmentation de la productivité sans accroissement de la dépendance des intrants importés et tenant compte des traditions socioculturelles des populations locales. C'est un domaine dans lequel de nombreuses nouvelles recherches ont déjà été lancées. Elles offrent un grand potentiel pour l'avenir.

Le deuxième défi est celui de la qualité de la nutrition. Jusqu'à présent, l'accent a surtout été mis sur la quantité de calories et de protéines à produire. Mais une personne sur trois souffre de malnutrition causée par un manque de micronutriments comme les vitamines et les sels minéraux. Se pose également le problème de la transition nutritionnelle vers un régime principalement basé sur des sucres raffinés et des graisses, qui a une influence très néfaste sur la santé.

Dans les pays en voie de développement, on assiste, parallèlement à un développement des maladies transmissibles, à une augmentation du diabète, des maladies cardio-vasculaires et de l'obésité, parfois même dans les familles où les enfants souffrent de la faim.

Une initiative récente menée par les centres, en collaboration avec la FAO, a pour objectif de remédier à cette situation en promouvant, dans les régimes alimentaires, l'utilisation d'une plus grande diversité, principalement basée sur des plantes et des produits locaux, adaptés aux conditions locales et satisfaisant également les besoins culturels locaux.

Je suis convaincu que ce colloque permettra de dégager, en Belgique, la volonté politique de stimuler un engagement renouvelé de la Belgique dans la recherche agronomique internationale.

Mr Benoît Dheda Djailo. – Madame la présidente, d'abord, je remercie les organisateurs de m'avoir invité à ce colloque pour que je témoigne de la contribution de la Belgique et du CGIAR à la recherche agronomique en République démocratique du Congo.

La République démocratique du Congo est un vaste pays de l'Afrique centrale, pratiquement de la superficie de l'Europe occidentale, où l'on trouve divers climats et reliefs, ainsi que 47% de la forêt équatoriale africaine.

La RDC a des potentialités agricoles et forestières et une richesse considérable en biodiversité. Cependant, son secteur agricole qui occupe plus de 60% de la population, réalise une très faible performance et le pays connaît une insuffisance alimentaire quasi permanente. Les principales raisons en sont connues, notamment une absence de politique cohérente d'investissement dans le secteur, en vue de

la formation et de l'encadrement de la population et, plus récemment, les troubles socio-politiques ainsi que les conflits qui ont marqué ces dernières dix années.

Les apports bilatéraux, multilatéraux et multisectoriels de la Belgique en RCD sont considérables, malgré quelques difficultés d'ordre politique qui ont mis fin à la coopération durant plus de dix ans. Je me réjouis que la situation soit en train de changer, comme on l'a dit tout à l'heure.

C'est ainsi que des bourses d'études sont à nouveau octroyées par la Belgique pour la formation de jeunes, en particulier en agriculture dans les universités belges, notamment à la Faculté universitaire des sciences agronomiques de Gembloux et à l'Université de Louvain.

Par ailleurs, et ils avaient été lancés au moment des conflits armés en RDC, des projets de recherches agronomiques sont menés avec le soutien des Conseils interuniversitaires flamand et francophone, le VLIR et le CIF, dans différentes universités de la RDC. Nous pensons que les projets proposés pourraient avoir un plus large impact compte tenu de leur double objectif, à savoir la recherche et le développement.

Pendant la période des troubles, un projet VLIR de développement avec l'université du Limbourg et l'université de Kisangani a permis d'installer des petits élevages, des étangs piscicoles et rizicoles, ainsi que des cultures à système agro-forestier dans les milieux paysans autour de Kisangani. Certaines de ces activités ont été imitées par la population mais pour que cette approche porte entièrement ses fruits, elle nécessite un soutien de longue durée.

Des ONG belges agissent ici et là pour renforcer les capacités. À Bukavu, par exemple, le VVOB (Vlaamse Vereniging voor Ontwikkelingssamenwerking en Technische Bijstand) a aidé à la formation et au recyclage des chercheurs de l'INERA-Mulungu (Institut national pour l'étude et la recherche agronomiques à Mulungu) et du Centre de recherches en sciences naturelles de Lwiro ainsi que des chercheurs de l'université de Bukavu. Il a aussi aidé au stage des chercheurs de l'INERA à l'ICRAF-Nairobi (International Council for research in Agroforestry – Kenya)

Du côté des centres du CGIAR, il convient de citer en premier lieu l'IITA (International Institute of Tropical Agriculture), qui a longtemps participé à la formation des chercheurs de l'IFA-Yangambi (Institut facultaire d'agronomie) qui, jusqu'aux années 1990, était la seule faculté de sciences agronomiques, les stages de perfectionnement et les doctorats se passant à Ibadan au Nigéria.

Je signale d'ailleurs la présence dans l'assistance d'un ancien de l'IFA-Yangambi, M. Sanginga. Aujourd'hui responsable du CIAT (International Center of Tropical Agriculture), il effectue des recherches sur les légumineuses en RDC.

J'en arrive à l'apport des centres CGIAR.

L'IITA travaille actuellement à la diffusion de variétés de manioc résistantes à la mosaïque africaine du manioc. Dans notre pays, la production annuelle de manioc s'élève à plus de 18 millions de tonnes. Il s'agit de la culture vivrière la plus importante. Plusieurs variétés nouvelles introduites par l'INERA-Mvuazi, qui se trouve dans le Bas-Congo, sont à l'essai à l'INERA à Yangambi et à l'Institut des facultés des sciences agronomiques, qui se trouve lui dans le nord-est, en Province orientale. Certaines de ces variétés se retrouvent déjà dans les structures des ONG de la région de Kisangani. Je songe, en particulier, au projet de développement communautaire, qui diffuse ces variétés nouvelles en collaboration avec la FAO. Nous espérons donc une augmentation significative de la production de manioc.

L'INIBAP (International Network for the improvement of Banana and Plantain), membre de l'IPGRI (International plant genetic resources institute), est un centre qui travaille à l'amélioration des bananiers. La banane est le deuxième aliment de base en RDC. Dans les années 90, le pays produisait plus de deux millions de tonnes de bananes par an. Cette importante production ne permettait toutefois pas à satisfaire les besoins d'une population de plus de 50 millions d'habitants.

L'activité la plus remarquable ici est l'introduction, via l'ITC (Centre de transit) – KULEuven – des nouvelles variétés de bananiers à haut rendement. Les essais relatifs à ces variétés sont organisés à l'INERA Mvuazi, au Bas-Congo, et à l'Université de Kisangani, en Province orientale, en vue d'une éventuelle diffusion et multiplication en masse.

Une autre activité récente est la collecte des ressources génétiques des bananiers plantain de la cuvette centrale congolaise. En 1961, le professeur Edmond De Langhe avait décrit 56 variétés, dont la plupart ne figurent pas dans les collections internationales.

La collecte actuelle, effectuée par notre équipe de Kisangani, a permis de rassembler, en un an, 46 variétés, dont plusieurs sont signalées pour la première fois dans cette région. Cela ne représenterait que 40% de la diversité existant dans la région. Une plus grande attention est accordée ici aux petits bananiers plantain, précoces et plus résistants aux averses.

Une duplication *in vitro* en vue de la conservation et des échanges internationaux de ce matériel avec l'ITC – KULEuven – est déjà envisagée à court terme.

J'en arrive à ma conclusion. Malgré les difficultés d'ordres socioéconomique et politique auxquelles la RDC est confrontée, le CGIAR et la Belgique ont continué à participer à la formation et à la recherche agronomique en RDC.

Nous souhaitons que le CGIAR et la Belgique augmentent et diversifient leur participation aux activités de recherche agronomique en RDC. Je pense à toutes les grandes cultures vivrières, à la recherche participative pour la conservation des ressources forestières et aux études sur les nouvelles cultures – les plantes alimentaires sauvages – destinées à diversifier et à équilibrer l'alimentation.

Nous souhaitons aussi, dans la mesure du possible, l'installation de bureaux ou d'antennes des centres du CGIAR en RDC, afin de se rapprocher des besoins de la population, d'augmenter l'impact du CGIAR sur le développement agricole et de réduire la pauvreté.

Panel debate

Mrs Prianti Gagarin Djatmiko Singgih. – I am the Deputy Chief of Mission of the Indonesian Embassy in Belgium. Firstly, thank you to the speakers for enlightening us on this issue which is very relevant to Indonesia.

I have some comments and questions which I will address to Ian Johnson: At the beginning of the seminar Ms. Lizin, the president of the senate, said that globalisation tends to modernise agriculture. When we speak about development, co-operation and agricultural research we are seldom faced with the urge to respond to globalisation challenges. In this regard agricultural modernisation is often, as you mentioned Mr. Galand, considered as a process of transformation or revitalisation of the agribusiness sector to update itself to the latest developments. Agriculture modernisation can be seen as an effort of developing countries such as Indonesia towards the more developed states of agricultural development such as Belgium.

My query is, in practical terms, is the concept of agricultural development always compatible with that of agricultural modernisation?

I would say that quite often the agricultural modernisation is not in line and in some cases even has an adverse impact on agricultural development. It is therefore important for us to plan, manage and direct the agricultural modernisation to be in line and conducive for agricultural development.

My question is how do you address this issue of compatibility and complimentary aspects of agricultural modernisation and development in the work of CGIAR in developing countries as well as in the Belgian policy of promoting agricultural research and development?

Mr Kristof Volckaert. – I am working for Ieder voor Allen, a NGO of Boerenbond, a Belgian Farmers union. My question to the directors of the CGIAR is: What do you plan on doing in order to give a structural voice to farmers organisations?. Farmers are your first clients, they are sometimes very difficult to get in touch with but they are also the people who definitely need the results of research. How can you come to a more structural and long-term engagement of the CGIAR organisation with farmers' organisations?

Mr Sanginga. – I am from Congo and work for CIAT in Africa. My question is for Mrs Van Dooren and Ian Johnson or the director of CGIAR.

In Congo, Burundi and Rwanda there is great excitement about the new initiative sponsored by the Belgian government called CILK. This is a consortium between IITA, CIAT and INIBAP. For the first time we see three centres working together in parts of Africa which are completely neglected, that is Congo, Burundi and Rwanda.

How are the DCD planning on expanding this exciting initiative considering all the weaknesses we have in this continent? Two weeks ago the CG were in Congo and they met with the European? and the Belgian Minister for Agriculture and they all agreed on and want to have a CG centre in the basin of Congo. This is an opportunity for the CG to experiment with local alliance. My question is what does the responsible CG think about this?

Mr Matabanyare Itumeleng. – I am working for the South African Mission in Brussels. Does CGIAR make economic and impact assessment studies for CGIAR supported research only or does it also take research performed elsewhere, by other organisations into account?

Mr Ian Johnson. – The question regarding what is meant by modernisation is a good question. There are two dimensions to this. The CGIAR starts with the notion that farmers have a desire to improve their income and their livelihoods and this must be at the forefront of our thinking. In some cases this will require modern inputs, in other cases it may not. It is what the farmer needs in order for him/her to have their family secure and to have their incomes increased and to be more productive.

There are some areas where modern inputs can make a very big difference. There are some other issues where we have to recognise that we live in a much more inter-connected world today. The issues of trade and the impact of trade liberalisation or trade policies on small farmers is a very big issue. It is a global issue but it affects local farmers.

Increasingly, the issue of disease management and pest management is going to be a central issue wherever you are, if you're a small, medium or large farmer. The issue of the role that agribusiness plays is really important. This is ever increasing, it is not something that the CGIAR promotes or doesn't promote. It is a fact of life that agribusiness is becoming an important dimension of our agricultural world and how does a small farmer fit into this. There are some very critical questions about what is the scope for small farmers to increase their incomes, improve their livelihoods, and become more productive. Some of the globalisation issues help, some of them do not.

With respect to the farmers organisations this is an important issue and I do not think that the CGIAR has it quite right yet. It is undertaking some work which is participatory in nature in terms of its research work where we work with local farmers in better understanding their needs. Much of the work is field-based and involves participation of farmers and farmer organisations.

Secondly, on our governance structure there is a space for members of civil society and we are very keen that farmers organisations are much better represented than they have been. It has been difficult for the CGIAR to find the right organisation to represent a very broad community.

We have organisations that represent very, very small farmers, those that represent larger farmers and those that represent regional farmers but no organisation that represents farmers as a whole.

However, the CGIAR now has groups called GFAR, the Global Forum for Agricultural Research, which is a forum that also includes farmers organisations. The CGIAR has really tried to increase the representation of farmers and farmer organisations but it is not quite where it needs to be. More work needs to be carried out in this area.

Mr Francisco Reifscheider. – On the CGIAR level the stakeholders meeting is being devoted to dialogue with the CSO's in 2006. This is being called a CSO forum in contrast to last years forum which was concentrated on science.

One of the key objectives of the CGIAR is to further develop its relationship with the CSO community, with NGO's etc in order to establish a better connection. This is a major effort which the CGIAR is trying to undertake. Farmers participation is absolutely critical here. Contact has been made with IFAP and other federations as well as GIFAR.

The CGIAR does have a farmer representative who is a member of the executive council of the CGIAR. This allows the CGIAR to benefit from the perspectives that the farmer brings from the farming community.

In relation to the impact assessment the CGIAR centres and particularly the science council of the CGIAR, which has a standing panel which works with impact assessments either directly or commissioning studies from different groups, has performed a tremendous amount of work over the past thirty years. There is a very comprehensive website with all these documents which are in public domain. In terms of the research performed elsewhere the CG centres and their partners have been evaluated in these different studies. Perhaps there is an opportunity here to only evaluate studies that do not involve work of the CG's.

The body of evidence there is today includes not only the work of the CG centres, the work of the CG centres is relevant exactly because it is done in partnership with the developing countries.

The fact that there are more and more CGIAR centres and programmes working together is something which the CGIAR as a group not only welcomes but fosters. The CGIAR has started this increased alignment in Africa, thinking about the medium term plans required to improve alignment in both the Eastern and Western part of Africa.

It is also thinking broadly about the programmes and the necessity for alignment in programmes rather than the physical structure per se, that needs are not located in one specific region or basin. One of the most interesting historical facts in the CGIAR is that CIMMYT located in Mexico together with IRRI in the Philippines were key centres in supporting the Green Revolution which took place in India, not in Mexico and not in the Philippine. The physical location is perhaps not as critical as the alignment between the programmes.

Mr Émile Frison. – Je voudrais apporter deux précisions. La première concerne les propos tenus par Mme Prianti Gagarin Djabatika Singgih au sujet de la compatibilité avec la modernisation de l'agriculture. Il ne faut pas se limiter à un seul modèle de développement agricole mais adapter le type de développement aux conditions locales. La révolution verte a pu se développer dans des endroits où un certain nombre de critères étaient présents : des zones fertiles, où l'irrigation était possible, où l'on avait un accès aux intrants, etc. Malheureusement, dans des zones plus marginales, ce type de recherche agricole n'a pas pu mener aux résultats souhaités. Là, il faut une approche complètement différente. Plutôt que d'apporter un paquet technologique qui remplace entièrement les pratiques traditionnelles, il est préférable, par une recherche participative, de fournir des apports technologiques en se basant sur les connaissances et les réalités socioculturelles locales. Il faut donc plusieurs modèles de développement agricole qui répondent à des besoins différents.

La deuxième précision a trait aux opportunités de renforcer la collaboration. M. Reifschneider a déjà mentionné le souhait d'une plus grande intégration. Le modèle du consortium CIALKA est un excellent exemple. Plus largement, tous les centres sont impliqués en Afrique dans le développement de plans à moyen terme pour l'ensemble des quinze centres, à une échelle sous-régionale, pour l'Afrique de l'Est et australe ainsi que pour l'Afrique de l'Ouest et centrale. Là-bas, les efforts portent sur une meilleure intégration du travail des différents centres ainsi que sur le développement de plates-formes de collaboration, dont le CIALKA est un exemple. Il est préférable d'avoir recours à des mécanismes souples et adaptés aux besoins locaux plutôt que de développer de nouvelles infrastructures lourdes. J'abonde donc dans le sens de M. Reifschneider. Je ne pense pas qu'il faille actuellement développer de nouveaux centres de recherche. Il vaut mieux opter pour des plates-formes dans lesquelles différents centres peuvent collaborer à des objectifs communs.

Mr Dheda Djailo. – En République démocratique du Congo, de nombreux centres du CGIAR n'ont pas bien fonctionné pendant plusieurs années. Un consortium comme le CIALKA permettrait de renforcer l'intégration. L'ouverture de bureaux mieux à même d'étudier les problèmes locaux contribuerait à l'amélioration de la situation.

Mrs Martine Van Dooren. – Je ne suis pas spécialiste de la recherche agricole, mais je trouve que la question posée sur la modernisation est très pertinente. Je replacerai dans son contexte l'action de la Belgique dans le domaine agricole.

Il faut partir des objectifs de notre loi de 1999 qui sont très clairs. Dans les pays en voie de développement, l'objectif de la Belgique est essentiellement de lutter contre la pauvreté, notamment contre la pauvreté rurale par la sécurité alimentaire. Comme l'a rappelé un intervenant, le manque de sécurité alimentaire n'est pas dû à un manque de nourriture mais bien à un manque d'accès au revenu et à une mauvaise distribution. Dans ce cadre, nous avons une approche assez holistique des problèmes du développement rural. Il y a à la fois des problèmes liés à l'agriculture et des questions liées à l'accès à l'eau, à la formation, au rôle des femmes, à l'éducation.

Nous avons un instrument créé voici vingt ans, qui nous aide beaucoup pour développer nos projets dans le monde rural, à savoir le Fonds de survie. Il sera très prochainement évalué et nous pourrions constater les résultats qu'il a atteints.

Il faut se demander pourquoi les coopérations ont désinvesti des programmes dans le secteur rural. Nous avons rencontré beaucoup de difficultés parce que nous n'avons pas été assez attentifs à l'organisation du monde rural. C'est un élément important.

Il y a actuellement l'espoir de relancer des programmes dans le secteur de l'agriculture et dans le monde rural. C'est fondamental si on veut réellement lutter contre la pauvreté, particulièrement en Afrique.

Dans le secteur du développement rural, nous attaquons tous les volets, tant la recherche que la vulgarisation, la production et la commercialisation. Ainsi, au Bénin, nous avons développé de nouveaux programmes avec une vue beaucoup plus générale : nous partons de la production pour arriver à la commercialisation. C'est ce que nous appelons les approches filières.

C'est une chose très importante parce qu'on ne peut pas segmenter l'approche du monde rural. Les gens doivent produire, avoir accès aux ressources, aux technologies, à la vulgarisation, à la formation, mais aussi aux marchés. Il est important d'avoir développé de plus en plus cette notion d'approche filière.

Les remarques formulées par M. Galand sont fondamentales. La recherche agricole ne peut pas être séparée du mode de développement agricole. Dans ce domaine, des recherches de cohérence sont essentielles. La cohérence est compliquée parce que des intérêts divergents sont en présence, notamment les enjeux dont on discute à l'OMC.

Récemment, la coopération belge a davantage investi dans le domaine de l'OMC. Nous avons des programmes qui portent sur l'appui au commerce mais nous voulons aussi réaliser une analyse de ce qui se passe à l'échelon de l'OMC, de manière à faire entendre, en Belgique et dans la sphère européenne, cette question de la cohérence des politiques.

Une évaluation récente de l'UE sur les trois C – cohérence, coordination, complémentarité – a montré qu'en termes de cohérence des politiques, il y avait énormément de choses à faire. C'est un secteur dans lequel nous devons persister malgré les difficultés. Il faut faire entendre la voix des pays du sud pour qu'il y ait plus de cohérence, notamment dans les domaines agricole et de la recherche.

Il est essentiel d'associer les populations à leur propre destin et nous essayons de le faire. Nos programmes portent, à la base, sur le développement durable, ce qui implique une conception participative des projets. Dans certains pays, nous accordons des financements à des ONG qui discutent notamment des intérêts des organisations paysannes. C'est le cas au Sénégal et au Rwanda.

Je relance aussi une question importante. Actuellement, les tâches des institutions de coopération au développement ne sont plus de « faire à la place de », mais de donner aux autorités des pays ou aux chercheurs la possibilité de pouvoir gérer eux-mêmes leurs recherches. On doit de plus en plus orienter la recherche agricole vers le renforcement de la capacité à long terme des pays. J'ai récemment visité près de Kisangani des centres de recherche qui ont dû être magnifiques. C'est à la fois encourageant, parce que plusieurs chercheurs s'y trouvent encore, mais aussi décourageant quand on constate avec quels moyens les gens doivent travailler.

Une priorité est d'essayer de réfléchir à la manière dont on peut mobiliser les ressources humaines existant encore dans beaucoup de pays, mais qui sont obligées d'exercer des activités précaires parce qu'elles ne disposent pas d'un revenu décent pour travailler dans ces centres de recherche agricole.

La question de la mobilisation des ressources nationales dans les centres de recherche doit retenir notre attention.

Sur le plan des recherches agricoles, je ne pense pas qu'il faille poser des choix radicaux entre la culture vivrière ou la culture de rente. Dans certains pays, si les conditions le permettent, il faut aussi favoriser la culture de rente parce que les États ont besoin de recettes pour pouvoir fonctionner et financer l'éducation ou la santé. Il faut donc trouver un équilibre entre ces deux types de culture.

Mr. Kris Panneels. – Ter aanvulling wil ik alleen aanstippen dat landbouwonderzoek geen geïsoleerde sector is. Er is al verwezen naar de banden met de ruimere sociaal-economische context. Daarom moeten we tot meer samenwerking komen, in de eerste plaats tussen de onderzoekscentra onderling, zodat er meer synergie kan groeien.

Er is ook een belangrijke band tussen de onderzoeksresultaten en de toepassing ervan. Een van de grote uitdagingen bestaat er precies in om de onderzoeksresultaten te vulgariseren en beschikbaar te stellen voor de gewone boer. Het is een belangrijke taak voor alle agentschappen op het terrein, zoals DGIS, om de beschikbare knowhow op te nemen in de operationele activiteiten, in de programma's en projecten, zodat de gewone boer in de Derde Wereld toegang krijgt tot die knowhow.

Mrs Ana Maria Hinostroza. – Je voudrais dire quelques mots à propos de la culture de la pomme de terre. L'homme est évidemment au centre du problème et l'agriculture est le moteur, la vie.

Que peut faire, dans la région de Huancavelica, à 3000 m d'altitude, là où la pomme de terre représente la sécurité alimentaire, le petit producteur péruvien qui réclame depuis des années une aide qui n'arrive pas ?

Il cultive des variétés qui ne sont pas encore arrivées chez nous. En Europe et en Asie, nous consommons trois espèces de pommes de terre alors qu'il en existe des centaines de variétés.

Au Pérou, nous n'utilisons actuellement que huit espèces de pomme de terre alors que nous en connaissons environ 190.

Le petit paysan dont je vous parle ne parvient pas toujours à vendre sa production car il n'arrive même pas jusqu'au marché éloigné de trois kilomètres. Ce paysan ne demande pas l'aumône, il veut seulement une aide lui permettant de vendre ses pommes de terre.

Huancavelica est une région extrêmement pauvre où vivent de nombreux petits paysans dont je me fais l'interprète en espérant ainsi pouvoir contribuer à l'élimination de la pauvreté.

Mr Jan Vannoppen. – I am working for Vredeseilanden, a Flemish NGO working in 13 countries for food security. I am very pleased that Mr Galand emphasised how important the development of regional agricultural and the promotion of local markets are. The setting up of systems that increase the market power of producers so that they can get a fair and good price for what they produce is also vital. This only will contribute to poverty reduction.

The fact is that in reality the big players in the food and agricultural sectors are increasingly transnational companies and supermarkets, for example Walmarket in the US and Carrefour all over the world. These companies are pressing for low prices at the producers site and they turn whatever the farmer produces into quite ordinary commodities whereby the quality is not always respected.

My question is; is the CGIAR doing enough research to find policies or to develop policy frameworks which can force these companies to do more for human rights, the right to a decent income, the right to food and the right to water? What can Belgium do to stimulate research in this direction?

Mr Ian Johnson. – There is a great need to build up the capacity of national agricultural research systems and in some cases regional research systems. In small countries it can often make sense to have regional or sub-regional as well as national research systems. The CGIAR attempts to do this. It has trained between 75,000 and 85,000 local staff over the years. It has relationships with national agricultural systems.

This building up of research systems also needs to be carried out in partnership with others. The CGIAR has a certain amount of knowledge needed to work with national agricultural research systems but it also needs to work with others.

There are some areas of the CGIAR's work which are truly global and public concerns where it makes sense to actually invest in these areas because of their global value. For example a drought resistant seed may be valuable to five or six or even ten countries in an agri-eco system. There are cases where we work national systems, and there are cases where we really focus more on the global dimension of our work.

Concerning the question of potatoes, I visited some of the upper land areas of Peru last year. There is a research centre devoted to potato research in Peru, just outside Lima called CIP. A lot of work is carried out with national agricultural systems. We were hosted by the local research system in the area we visited. This is a very remote and difficult area and perhaps not enough is done here. But the CGIAR does work on pest resistance and other dimensions of potato work including the issues raised about it being hard to get goods to market. It is extremely difficult for some of these remote areas.

There are other areas which are becoming more and more of an issue than years ago. Agribusiness is growing. The whole issue of the relationship to supermarkets and the value chain to supermarkets is changing dramatically. Even in poorer developing countries people are beginning to purchase their food stuffs and commodities, not from local markets but increasingly from commercial outlets. This trend seems to have occurred over the last 5 – 10 years. Even in Africa, South-African supermarkets are really beginning to dominate.

The big question here is; what is the future for small farmers who get caught between the middle-men. This is an area where not much research has been carried out. Much more thinking and policy research must be done in this area.

A small private sector committee has been established which doesn't include people coming from the retail, supermarket side yet. This is something which must be taken on board in the next 2 or 3 years to get more knowledge on how this affects small farmers. It could be an opportunity but it could equally be a threat. The relationship and the value chain from farmer to local market to supermarket even to export is a continuum which is not fully understood yet. Farmers are facing a rapidly changing market.

This is also linked to trade-barriers. The pernicious trade-barriers established by the EU, America and others absolutely dampens the ability of small farmers and farmers in developing countries. They don't get fair access to markets. The issues of cotton, of soya beans, of citrus fruits, of grains and so on is a real impediment to agriculture. The \$315 billion worth of trade subsidies imposed in the world are a huge pernicious barrier to many farmers in developing countries.

Mr Francisco Reifschneider. – The opportunities that we have in relation to the potato are real and many. People as a whole derive a tremendous benefit from the work which is carried out by these small Indian farmers. For example they have an in-situ preservation which is created for all of us. It's value is not recognised.

Some interesting changes are taking place. These native varieties are reaching different markets. What is hoped is that a large part of the benefit would go to the small farmers, this is not the case at the present time. Looking at North-American markets and the native varieties of potato today it is possible to find varieties that some 10 or 15 years ago could not be found. This is a very positive change.

One of the most interesting examples has been with an Indian crop called quinoa. In many countries this is a weed. But in Bolivia, in Peru and other Indian countries this is a very important and major crop which is reaching Indian local markets today and is having a very positive spill-over effect bringing together very small farmers. It is now possible to bring some of this production in a more organised manner to local markets and even to some initial international markets. This quinoa example in Bolivia gives hope and perhaps some useful lessons for the potato grower.

Mr Pierre Galand, Senator, Chairman of the Globalisation Committee of the Belgian Senate. – J'espère comme vous que l'exemple du quinoa pourra être élargi et qu'il ne faudra pas 40 ans pour que ce type de produit se retrouve sur nos marchés grâce au commerce équitable.

Mr Émile Frison. – Je réponds à Mme Van Dooren en insistant principalement sur le fait qu'il ne faut plus faire de la recherche pour les bénéficiaires mais renforcer les capacités.

À ce sujet, je voudrais souligner la manière dont mon propre centre fonctionne. Nous avons choisi, lors de la création de l'IPGRI (International plant genetic resources institute), de ne pas construire d'infrastructures et de ne pas disposer de nos propres centres de recherches.

Toute notre recherche est menée par le biais des partenaires nationaux. L'intégralité de notre effort est en soi un renforcement de la capacité. La création de partenariats Nord-Sud avec des centres de recherches avancées est un des modèles qui permet d'aller dans le sens que vous souhaitez.

Par ailleurs, le projet portant sur la pomme de terre est dirigé par un Belge. Il a pour but de diversifier les produits dérivés de variétés plus rares. Il existe des pommes de terre de toutes les couleurs et de toutes les formes. Il s'agit de trouver des produits locaux à valeur ajoutée qui peuvent être commercialisés mais également d'augmenter les revenus des petits producteurs grâce à la fabrication de chips.

Il existe également des méthodes traditionnelles de transformation de la pomme de terre. Je pense notamment à une déshydratation par le gel en altitude, qui permet de commercialiser une pomme de terre surgelée mais sèche, possédant un potentiel de commercialisation. De petites initiatives existent aussi et il conviendrait qu'elles s'étendent.

Des partenariats avec des ONG locales permettront de diffuser ce type d'expériences.

J'en viens enfin au rôle des supermarchés. Il est important d'analyser le développement de ces derniers dans les pays en voie de développement. Nous connaissons des exemples de collaborations intéressantes, notamment à Nairobi où un projet promeut l'utilisation de légumes traditionnels africains, qui avaient tendance à disparaître, mais qui possèdent des vertus nutritionnelles importantes.

Un projet de partenariat avec des ONG locales, la plus grande chaîne de supermarchés de Nairobi et des institutions de recherches kenyanes ont permis de réhabiliter, en cinq ans, toute une série de cultures de variétés traditionnelles très nutritives qui avaient tendance à disparaître mais qui ont été réhabilitées. Et on les retrouve dans les supermarchés mais également sur les marchés locaux.

Il existe donc des partenariats intéressants entre des ONG et des chaînes de supermarchés. Ils sont très utiles et permettent une augmentation des revenus des petits producteurs qui approvisionnent ces supermarchés.

Il convient donc d'aller au-delà des clichés, de rompre les chaînes d'approvisionnement traditionnelles et de rechercher les manières de mieux utiliser les productions locales en partenariat avec les supermarchés locaux.

Mr Dheda Djailo. – Je voudrais comparer la situation des pommes de terre avec celle des petits plantains.

Beaucoup de gens se demandent pourquoi s'intéresser à ces derniers. Si nombre d'entre eux abandonnent, c'est par ignorance. Les efforts faits pour mieux connaître ces variétés vont sûrement contribuer à la diversification de ces produits sur le marché. On fera alors moins d'efforts pour rechercher des produits génétiquement modifiés.

Mrs Martine Van Dooren. – Nous sommes très intéressés par le rôle des multinationales. Heureusement, ou malheureusement, le contrôle des multinationales ne relève pas de la Coopération au développement. Le cas échéant, j'ignore ce que je ferais !

Il n'empêche que les questions de commercialisation sont essentielles et que nous avons abordé le problème sous trois angles. Le premier volet concerne les campagnes de *fair trade*. Ces campagnes, ainsi que leur financement, ont été un moyen de sensibiliser les consommateurs en Belgique. Nous avons constaté que de plus en plus de gens étaient conscients de l'importance du *fair trade* et qu'il y a de plus en plus de clients.

Mais le *fair trade* – et c'est le deuxième volet – ne consiste pas uniquement à faire le lien entre le consommateur et le producteur mais également, et nous avons nous-mêmes participé à une mission, à

rassembler différents acteurs autour de la table, par exemple, les torréfacteurs dans le cas du café mais aussi les grands centres commerciaux, les grandes surfaces.

À cet égard, – et c'est le troisième volet – il convient de sensibiliser les gens aux conditions de travail et de production et, surtout, à l'octroi d'un prix juste aux producteurs. Lorsque des intérêts importants sont en jeu, outre la sensibilisation, il faut également créer des rapports de forces.

C'est ce que nous faisons en renforçant les organisations paysannes et en soutenant les ONG locales. En effet, la plupart du temps, les gens doivent se battre pour acquérir leurs droits. Il s'agit de renforcer les capacités, non seulement des paysans mais également des pays. C'est la raison pour laquelle nous finançons des programmes à la formation dans le domaine commercial afin que les gens qui participent aux négociations puissent comprendre et connaître les enjeux.

C'est ce que font bon nombre de pays. Je pense aux pays sahéliens qui se sont unis pour défendre les intérêts du coton. Ils ont été soutenus, entre autres, par une ONG située à Genève. Il est important de financer ces pays.

J'en viens à la question de la cohérence complexe des politiques, compte tenu des intérêts différents en cause, mais qui a été au centre de la discussion en ce qui concerne le nouveau consensus européen.

Il fut décidé que, dorénavant, tous les pays membres de l'Union européenne devront faire, tous les deux ans, un rapport sur les politiques menées, en vue de favoriser la cohérence. Le rôle que l'on entretient avec les entreprises nationales ou internationales et le dialogue que l'on peut avoir sur certaines cohérences sont des éléments importants.

En Belgique, on envisage de créer un mécanisme pour la cohérence des politiques. Cependant, à toutes fins utiles, je vous signale que certains pays sont déjà allés plus loin. Je pense à la Suède qui a élaboré une loi sur la cohérence des politiques, loi impliquant tous les départements qui sont concernés, d'une manière ou d'une autre, par des relations avec les pays en voie de développement ou les conséquences des politiques qu'ils mènent sur ces mêmes pays.

Ce secteur avance lentement. On est passé, ces dernières années, d'une vue un peu limitée – la coopération au développement consiste à faire des projets – à une vision plus globale de nos rapports avec les pays du Sud. Nous devons continuer à nous mobiliser sur ce secteur.

Enfin, nous finançons beaucoup d'ONG pour leurs campagnes de sensibilisation. C'est un moyen de renforcer les capacités des paysans de défendre leurs intérêts. Il s'agit de mener des campagnes sur certains sujets : par exemple, la journée mondiale de l'alimentation. Dans un domaine tel que celui-là, il faut, d'une part sensibiliser et convaincre les gens et, d'autre part, leur donner les moyens de défendre leurs intérêts.

Conclusions

Mrs Sabine Laruelle, minister of Agriculture and Middle Classes. – Ik dank de Senaat voor deze uitnodiging. Als landbouwingenieur en minister van Landbouw vind ik het thema van deze studiedag heel belangrijk. Het gaat om een kernprobleem dat echter ook bijzonder technisch is.

En tant que responsables politiques, mais aussi en tant qu'êtres humains, nous sommes en présence d'un paradoxe. Dans nos sociétés, nous ne mesurons plus l'abondance dans laquelle nous vivons alors que 840 millions de personnes souffrent encore de la faim !

Les responsables politiques doivent s'engager fermement dans le sens souhaité. Nous nous sommes engagés à réduire de plus de moitié le nombre de personnes souffrant de sous-alimentation d'ici 2015 mais le chemin reste long et parsemé d'embûches. Nous devons donc nous engager encore plus résolument dans cette voie.

En qualité de ministre de l'Agriculture, je m'efforce d'attirer sans relâche l'attention de mes collègues sur l'importance du secteur agricole. La sous-alimentation et la malnutrition sont autant de défis majeurs pour l'agriculture en général et pour la recherche agricole en particulier.

La production agricole devrait augmenter en moyenne de plus de 2% par an, soit de plus de 50% au cours des 50 prochaines années, pour faire face à une demande alimentaire croissante.

Il serait vain de tabler sur une augmentation des surfaces cultivées ou cultivables. La balle est donc clairement dans le camp de la recherche agronomique, qui doit apporter une réponse au problème de l'épuisement des sols ayant été parfois exploités de manière trop intensive ou non pertinente.

Le développement de l'irrigation est freiné par la nécessité d'affecter l'eau à d'autres usages que la culture, à l'usage alimentaire de base notamment. Un paradoxe de plus.

L'augmentation de la production agricole devra être fondée sur une croissance du rendement à l'hectare et donc sur l'amélioration de la productivité.

Il faudra recourir à des pratiques durables, ni trop polluantes, ni trop consommatrices en eau, en énergie ou en intrants divers. Les recherches trop étroitement agronomiques devront prendre en compte des dimensions sociologiques et environnementales.

Nous sommes donc au cœur de la recherche interdisciplinaire. Mme Van Dooren a d'ailleurs parlé de projets holistiques. M. Frison nous a dit que la recherche devait être vulgarisée et adaptée au contexte social et culturel des populations concernées.

Les futurs projets devront donc recueillir l'adhésion pleine et entière des populations concernées. Trop de succès de laboratoires ou de simples transferts de technologies du Nord vers le Sud se sont révélés des échecs parce qu'il n'avait pas été tenu compte des facteurs sociaux et culturels.

À ce sujet, l'exemple du rejet d'un nouveau maïs dont la couleur ne correspondait pas aux habitudes alimentaires locales est éclairant.

Les différents témoignages que nous avons entendus ce matin ont illustré le fait que si l'agriculture constitue la base du développement, elle doit être intégrée à la problématique relative à celui-ci. Il s'agit d'une condition nécessaire, mais qui est loin d'être suffisante.

Le développement suppose aussi des capacités de transformation des produits agricoles. On a parlé d'une approche « filière ». Il faut donc aussi étudier les capacités, non seulement de transformation, mais aussi de transport et de conservation de ces productions alimentaires.

Il faut également – certains l'ont souligné – aborder la problématique de l'accès aux marchés, qu'ils soient locaux ou mondiaux. On a, ce matin, évoqué la différence existant entre les productions vivrières et les productions de rente. Je partage le constat selon lequel les deux types de production sont peut-être nécessaires. On ne peut pas non plus fonctionner indépendamment de l'Organisation mondiale du commerce et je considère qu'il faut une mondialisation non pas accrue, mais meilleure, capable d'intégrer la réalité de tous. J'estime dès lors que le développement des *Non-trade concern* au sein de l'Organisation mondiale du commerce est essentiel, tout comme la possibilité de permettre à chaque pays ou groupe de pays de définir une liste de produits sensibles pour tenir compte de ses réalités économiques et sociales.

J'en viens aux normes de sécurité alimentaire. Je suis toujours un peu embarrassée quand j'aborde cette question, car on ne sait jamais exactement de quoi on parle. Mme Van Dooren a évoqué un type particulier de sécurité alimentaire. On peut aussi comprendre cette notion en termes de quantité dans un grand nombre de pays. Dans le cas de nos pays d'abondance, la sécurité alimentaire consiste à ne prendre aucun risque – le risque zéro – lors de l'acte d'alimentation. Je comprends que, parfois, les mesures que nous prenons en ce domaine, même si elles se justifient dans notre contexte, puissent constituer des obstacles importants au commerce de produits agricoles ou de produits alimentaires en provenance de pays du sud. Cela implique des perspectives en matière de recherche et un travail de vulgarisation, mais aussi, bien évidemment, un devoir d'accompagnement des pays moins développés afin, notamment, de compléter le dispositif mis en place à l'échelon de l'Organisation mondiale du commerce.

Je voudrais une fois encore remercier le Sénat de m'avoir conviée à ce colloque et d'avoir osé aborder une problématique aussi délicate et aussi essentielle pour notre avenir commun.

Mrs Sabine de Bethune, Senator, vice-chairwoman of the Globalisation Committee of the Belgian Senate. – De voorzitter kondigde aan dat ik u als afsluiting van het colloquium over landbouwonderzoek en ontwikkelingssamenwerking een aantal conclusies zou brengen. Met zoveel experts en *stakeholders* in de zaal is het misschien beter te spreken over 'overwegingen', want om echte conclusies te kunnen maken moeten we eerst een analyse maken van alle stellingen en de synthese daarvan.

In aansluiting op de inleiding van mevrouw Lizin, wil ik eerst en vooral duidelijk maken dat dit colloquium past in ons streven om de millenniumdoelstellingen te verwezenlijken. Dat houdt in dat wij de opdrachten die we het wetenschappelijk onderzoek meegeven, ook moeten focussen op de kleinschalige, arme, familiale landbouw. Zij zijn onze doelgroep en we moeten elke beleidsaanbeveling toetsen aan de impact ervan op hun concrete leefsituatie.

Dat brengt mij tot een tweede voorafgaande beschouwing, namelijk dat er een grote verbondenheid is tussen de familiale landbouwers in het zuiden en in het noorden. Ik ben tot dat concrete inzicht gekomen tijdens een missie vorig jaar in Brazilië. Ik bezocht bij die gelegenheid enkele landbouwprojecten van Vlaamse NGO's, die in samenwerking met lokale actoren in Brazilië worden uitgevoerd. Ik werd mij daar bewust van de impact van de grote mega-industriële landbouw en van de diepe kloof tussen mega-industriële en familiale landbouw. Brazilië heeft immers enkele grote voorbeelden van mega-industriële landbouw. Het is een land dat vrij geschoold is en zich bevindt op de overgang tussen een ontwikkelingsland en een ontwikkeld land. Het is op het gebied van landbouw één van de meest dynamische landen in de wereld.

Ik heb mij toen gerealiseerd dat er een echte verbondenheid bestaat tussen de familiale landbouw in de ontwikkelingslanden en die in ontwikkelde landen.

De heer Ian Johnson heeft erop gewezen dat we moeten nadenken over de opheffing van invoerrechten en handelsbarrières en hij heeft gelijk. Heel de wereld moet ons die vraag kunnen stellen.

Als ik vaststel hoe de mega-sojaproductie in Brazilië de wereldmarkt overspoelt, dan vraag ik mij wel af hoe we voor familiale landbouwbedrijven het recht op toegang tot die globale markt kunnen garanderen. Hun producten worden uit de markt geconcurrereerd door grootschalige landbouwbedrijven die maar weinig rekening houden met sociale en ecologische parameters. Daarom moet tegenover de opening van de markt een sterke regulering staan inzake kwaliteit, sociale rechten, enzovoorts, zo niet zouden de nadelen van dat proces wel eens groter kunnen zijn dan de voordelen die wij met dit colloquium nastreven.

Op advies van verschillende experts wil ik mijn slotbeschouwingen rond drie assen opbouwen: landbouw en ontwikkeling, landbouwonderzoek en ontwikkeling, landbouwonderzoek en ontwikkelingssamenwerking.

Ten eerste, landbouw en ontwikkeling. Wat is het belang van de landbouw voor voedselzekerheid en ontwikkeling? Landbouw betekent voedsel produceren. Voor het overgrote deel van de bevolking, vooral dan voor het armste deel, is het verband tussen beide zeer direct. De armste gezinnen hebben vaak alleen toegang tot de lokale markt. Landbouw voorziet niet alleen in voedsel, maar ook in een inkomen voor

miljoenen gezinnen. Toch kunnen heel wat arme gezinnen niet in hun eigen basisbehoeften voorzien. Uit statistieken blijkt dat 600 miljoen boeren op de wereld honger lijden.

Het inkomen uit landbouw en de eraan verbonden koopkracht vormen een stimulans voor de ontwikkeling van diensten op het platteland. Samen met andere maatschappelijke factoren houden de landbouwers via de zorg voor ruimtelijke ordening en via ecologisch verantwoorde productie het platteland leefbaar. Landbouw vormt immers ook de basis voor de ontwikkeling van de wisselwerking tussen het platteland en de steden.

Mijns inziens stellen die inzichten de landbouw in ontwikkelingslanden momenteel voor een aantal cruciale uitdagingen. Ten eerste is er nood aan meer en beter aangepaste technieken voor de verwerking van landbouwproducten teneinde de toegevoegde waarde door de kleine boeren te vergroten. Ten tweede moet de kwaliteit van de producten zowel voor lokaal verbruik als voor uitvoer verbeteren. Ten derde moeten de ecosystemen beschermd worden en dit ondanks primitieve technieken en het gebrek aan arbeid en aan vruchtbaar land. Ten vierde moeten de gevolgen voor de landbouw van watertekort worden beperkt. Ten vijfde kan de arbeidsproductiviteit van de gezinnen en dus de concurrentiekracht van de landbouw niet alleen stijgen via kostenbeheersing, maar ook door het bestrijden van een sociale plaag zoals AIDS. Hoeveel vrouwen hebben amper tijd om over de gezondheid van hun gezin te waken? Ten zesde moet ook de landproductiviteit verhogen. Vruchtbaar land wordt alsmaar schaarser en de biodiversiteit neemt af. Men moet leren om productief met land om te springen. Ten zevende moet we zoeken naar een goed en gedragen landbouwbeleid. Ten slotte moet het aanbod elastischer worden. De boeren moeten sneller kunnen inspelen op de vraag van de markt.

Mijn tweede as betreft landbouwonderzoek en ontwikkeling. We zijn het erover eens dat landbouw de motor blijft van de plattelandsontwikkeling in ontwikkelingslanden. Landbouwonderzoek is nodig om alle uitdagingen die ik heb opgesomd, te kunnen aangaan. Internationale onderzoekscentra zoals de CGIAR zijn heel belangrijke spelers gebleken en hebben zich ontplooid tot voortrekkers inzake landbouwonderzoek voor en door ontwikkeling.

België verbindt zich jaarlijks volkomen terecht tot ongeveer 6 miljoen euro voor CGIAR.

Kennis relevant voor ontwikkeling en armoedebestrijding, evenals voor landbouw en productie, wordt niet vanzelfsprekend verworven en toegepast.

Armoedebestrijding en duurzame ontwikkeling worden bevorderd door interactief leren in netwerken die ontwikkeling en verandering kunnen teweegbrengen en de eigen capaciteit van ontwikkelingslanden vergroten, een premisse waarvan ook wordt uitgegaan voor leren in de landbouw.

Onderzoek wordt beschouwd in samenhang met andere vormen van kennisverwerving en draagt bij tot innovatie in het oplossen van vraagstukken.

Landbouwonderzoek moet volkomen ingebed worden in armoedebestrijding, zowel op het vlak van de onderzoeksagenda als inzake institutionele verwevenheid en partnerschappen voor onderzoek, vulgarisatie en toepassingen. Dat betekent niet dat boeren niet voor de markt of voor de industrie kunnen produceren maar wel dat die productie moet passen in een duurzame armoedebestrijding.

Veel landbouwonderzoek gebeurt nog steeds vanuit de privé-sector, die veelal niet gericht is op de behoeften van de armsten, die weinig koopkracht vertegenwoordigen. Zo worden gewassen die lokaal van belang zijn, maar weinig “vermarkt” worden, door de privé-sector verwaarloosd. Bovendien bestaan er nog steeds weinig banden tussen de privé-sector en lokale actoren, zoals de overheden en de civiele maatschappij. We pleiten daarom voor het aanhalen van die banden op het vlak van het landbouwonderzoek. De resultaten ervan zouden in de landen zelf moeten worden toegepast en de overheid en de civiele maatschappij moeten daarbij een belangrijke rol spelen. De nationale onderzoeksinstellingen van de ontwikkelingslanden zijn dan ook erg belangrijk, niet alleen om de vertaling te doen naar de vulgarisatie van de resultaten van internationale en regionale onderzoekscentra, maar ook omdat de nationale onderzoeksinstellingen de lokale behoeften van de armsten op de internationale onderzoeksagenda moeten plaatsen.

Partnerschappen dienen niet alleen om de onderzoeksagenda te bepalen en om de onderzoeksresultaten te vertalen naar de lokale situatie en de boeren, ze moeten ook gericht zijn op de structurele ondersteuning van de landbouw. Hierbij denk ik onder meer aan landbouwkredieten, vorming inzake landbouwbedrijfsbeheer en de bewaring van producten.

Tot slot: landbouwonderzoek en ontwikkelingssamenwerking. De Belgische ontwikkelingssamenwerking heeft de roeping om een beleid te steunen dat de oorzaken van armoede aanpakt en streeft naar geïntegreerde oplossingen die rekening houden met sociale, economische en ecologische aspecten. Hierbij verwijs ik niet alleen naar de wet van 1999, maar eveneens naar het volgehouden beleid van DGOS en BTC en naar alle inspanningen van de experts op het terrein die het dagelijks moeten implementeren in partnerschap met de NGO's, maar steeds meer ook met de privé-sector.

We moeten uitgaan van de noden van het Zuiden, waarbij we de medewerking moeten verkrijgen van de representatieve boerenorganisaties.

Onderzoek moet bijdragen tot een verbetering van de duurzame familiale productiemodellen.

Landbouwonderzoek moet de bestaande landbouw- en overlevingssystemen in hun geheel bestuderen en daarbij uitgaan van de plaatselijke rijkdommen en de lokale noden, inclusief de sociaal-economische noden van vrouwen. Het moet de plaatselijke teelten en de reeds verworven kennis valoriseren en de autonomie van de lokale actoren versterken.

Landbouwonderzoek moet bevolkingsgroepen in het zuiden voorlichten over de mogelijkheden en de voordelen, maar ook over de beperkingen, risico's, gevaren en onzekerheden van de verschillende productiesystemen en -methoden.

We moeten het onderzoek ook verruimen. Hoewel het meestal uitgaat van de bestaande noden, worden de onderzoeksresultaten lang niet altijd vertaald in beleidslijnen noch toegepast in strategieën voor armoedebestrijding. Het onderzoeksbeleid mag zich daarom niet uitsluitend op het onderzoek zelf richten, maar moet zich ook bezighouden met de manier waarop de vergaarde kennis al dan niet wordt benut en met innovatieve methoden om mensen in staat te stellen onderzoeksresultaten in de praktijk toe te passen. Onderzoek voeren, boeken uitgeven, experts opleiden en dergelijke zijn goede initiatieven, maar we moeten vooral een wisselwerking tot stand brengen met de praktijk, in de eerste plaats met de lokale actoren.

Kennis bestaat niet alleen uit een door onderzoek opgebouwde voorraad objectieve informatie, ook intuïtie, interpretatie en contextgebonden inzichten maken er deel van uit. Kennis wordt niet alleen door wetenschappers en in academische instellingen ontwikkeld, maar ook door maatschappelijke organisaties en bedrijven. Onderzoek is dan ook niet het enige antwoord op de behoefte aan kennis.

Ik wil ook een lans breken voor partnerschappen. Voor de praktijk zijn er synergieën nodig tussen verschillende soorten actoren om de vulgarisatie en het onderzoek dichterbij elkaar te brengen. Er moet geïnvesteerd worden in netwerken en partnerschappen die zich daarmee bezighouden.

Ik besluit met enkele krachtlijnen om onderzoek effectiever te laten bijdragen tot de verwezenlijking van de Millennium Ontwikkelingsdoelstellingen, het uitgangspunt van dit colloquium. België verwacht daarvoor de volgende resultaten in de partnerlanden op internationaal niveau.

- Versterkte samenwerking en uitwisseling tussen wetenschappers, ondernemers, ontwikkelingswerkers, actoren die de lokale economie ondersteunen, privé-actoren die potentieel koper zijn van landbouwproducten of input leveren voor de landbouw en aan de beleidsmakers.
- Verbeterde systemen voor het verspreiden en delen van kennis.
- Verbeterde omgeving voor onderzoek in het kader van ontwikkeling.
- Versterkte instellingen voor beleids- en praktijkadvisering op basis van onderzoek.
- Betere integratie van onderzoek in armoedebestrijdingsprogramma's van de nationale gemeenschappen.
- Onderzoeksagenda's gericht op de noden van de armsten, inclusief de noden die ontstaan zijn op socio-economische basis, teneinde de economische en sociale positie te versterken van alle mensen en van alle generaties in de ontwikkelingslanden.

Appendix

Text presented by Mrs Margriet Hermans, Senator, Vice-Chairwoman of the Globalisation Committee of the Belgian Senate

Duurzame landbouwinnovatie als sleutel tot het verwezenlijken van de Millenniumdoelstellingen

Ik wens vooreerst de sprekers te bedanken voor hun overtuigende presentaties. Hun bijdrage heeft mij overtuigd van de meerwaarde van het belang van het internationaal landbouwkundig onderzoek en de minister van Ontwikkelingssamenwerking kan alvast rekenen op de steun van mezelf en mijn fractie.

Het verheugd mij om vast te stellen dat België een substantiële bijdrage levert aan de ontwikkeling van een innovatief landbouwbeleid dat cruciaal is, wil men de millennium- doelstellingen daadwerkelijk realiseren tegen 2015.

Ik ben geen wetenschapper dus ik zal niet te veel ingaan op de technische aspecten van het te voeren landbouwbeleid. Als vrouw en ondervoorzitter van de Commissie voor Gelijke kansen en alsook als ondervoorzitter van de Commissie voor de Globalisering wens ik na een korte inleiding enkele punten naar voor te brengen die door de wetenschap en de internationale organisaties dikwijls uit het oog worden verloren, waardoor het beleid soms niet leidt tot de gewenste resultaten.

De Millenniumdoelstellingen

De “*Millenium Development Goals*” zijn de meest breed ondersteunde, complete en overzichtelijke armoede-bestrijdingsdoelstellingen die de wereld ooit heeft opgesteld. Zij zijn mijns inziens absoluut noodzakelijk, willen we een leefbare wereld opbouwen en doorgeven aan onze kinderen. Om deze doelstellingen te bereiken is complexe en gecoördineerde actie vereist. De resultaten tot op heden zijn in sommige gebieden van de wereld uiterst positief. Dit geldt in het bijzonder voor Azië, doch in andere delen van de wereld werden weinig positieve resultaten geboekt.

Zo hebben wij hier in de senaat verleden jaar dikwijls het falen van de wereldgemeenschap moeten vaststellen in bepaalde landen in Afrika en dan denk ik in het bijzonder aan de hongersnood in Niger en de andere landen van sub-Sahara. Ook dit jaar dreigt er hongersnood in Afrika. Net daarom wens ik de hoopvolle innovaties die wij deze morgen hebben aangehaald enigszins te nuanceren. Innovatie inzake de

landbouw en technologische vooruitgang “as such” zal niet volstaan om de milleniumdoelstellingen te bereiken.

Drie kwart van de meer dan één miljard extreem arme mensen op onze planeet leven in rurale gebieden en in ontwikkelingslanden. Armoede bestrijden zal enkel succesvol geschieden als men rekening houdt met hun levenswijze. Het merendeel van de armen hangt af van landbouw of landbouwgerelateerde kleine industrie voor hun inkomen. Het is in de gebieden waar de armoede-indicatoren het hoogste zijn – de Afrikaanse landen in Sub-Sahara en Zuid-Azië – dat de innovatie in de landbouw de grootste impact kan hebben op de groei en ontwikkeling van de bevolking en de algehele armoedebestrijding. Kleine landbouwbedrijfjes maken het grootste deel uit van de privé sector in de meeste ontwikkelingslanden en de laatste twintig jaar is er een treffend verband tussen de ontwikkeling van de landbouw in een bepaalde regio en het terugdringen van de armoede in diezelfde regio.

De wereld waarin we leven verandert snel. Ongelooflijke opportuniteiten worden geboden door nieuwe technologieën. Ik denk hier bijvoorbeeld aan de mogelijkheden van genetisch gewijzigde granen die minder water nodig hebben. De vooruitgang in de communicatie maakt het mogelijk dat landbouwers beter op de hoogte zijn van de gangbare marktprijzen en de smaken van de consument in de exportmarkten. De tot voor kort systematisch lagere prijzen voor landbouwproducten, de oneerlijke concurrentie op de wereldmarkten en de verspreiding van Aids/Hiv vormen, samen met slecht beleid in sommige ontwikkelingslanden een uitdaging van formaat aan de wereldgemeenschap om deze millenniumdoelstellingen daadwerkelijk te realiseren.

De uiteenzettingen van vandaag waren bijzonder leerzaam. Ik deel uw mening wat betreft het belang van innovaties in de landbouw en de sleutelrol die deze vervullen in het realiseren van de millenniumdoelstellingen. Volgend citaat illustreert treffende de essentie van het probleem: “*We need to achieve faster, sustainable human and economic development. This is the bottom line that will serve all Millennium goals. Environmentally friendly agriculture and rural development are key to this effort.*”.

Inderdaad, beste gasten en collega's. Landbouwinnovatie is cruciaal. Er bestaat immers een rechtstreekse verband tussen de productiviteit in de landbouw en honger en armoede. Een hogere productiviteit in de landbouw laat de landbouwers toe meer voedsel te produceren, wat leidt tot een beter dieet alsook - onder marktvoorwaarden die eerlijke concurrentie toelaten – tot een hoger inkomen. Zo zou een toename in Afrika van 10% in de productie van landbouwproducten leiden tot een vermindering van de armoede in dat continent met 7,2%. In India zou een gelijkaardige toename in productiviteit leiden tot een daling van de armoede op korte termijn van 4% en een daling van de armoede op lange termijn van 12%. Ik meen echter dat deze innovaties hun doel zullen voorbijschieten als een aantal cruciale voorwaarden niet worden nageleefd. Ik overloop ze graag kort samen met u.

Cruciale randvoorwaarden

De lokale gemeenschap – bottom-up

Succesvolle en minder succesvolle programma's vanuit de overheid en de privé wijzen uit dat lokale "bottom-up" projecten, die door lokale instellingen worden beheerd essentieel zijn, wil men duurzame resultaten bereiken. Zonder steun van de lokale gemeenschap worden projecten al snel papieren tijgers die het goed doen op internationale colloquia, doch die op het terrein niemand vooruithelpen. Een innovatief landbouwbeleid moet hiermee rekening houden. De initiatieven mogen niet van boven uit worden opgelegd, maar veeleer van onder uit worden gedragen.

Recente ontwikkelingen in Brazilië, China, Ethiopië en Uganda waarbij de armen uit het platteland participeren in het beleid zijn uiterst succesvol. Bij het implementeren van een bepaalde landbouwinnovatie is overleg en dialoog met de lokale overheden cruciaal, wil men resultaten boeken. De lokale bevolking en hun kennis van het land en de producten kan een belangrijke bijdrage leveren in het onderzoek, de ontwikkeling en de implementatie van landbouwinnovaties.

Zo werkten wetenschappers in Rwanda in een project van de International Centre for Tropical Agriculture (hierna CIAT genoemd) samen met vrouwelijke landbouwers vanaf de aanvang van een ambitieus project om een nieuwe variëteit van bonen te kweken die aansloot op de behoeften van de lokale bevolking. Samen identificeerden ze de eigenschappen die de nieuwe bonen moesten hebben. Ze werkten samen de experimenten en proefprojecten uit en ze namen de besluiten op basis van trail & error.

Het experiment leidde tot verbluffende resultaten. De variëteit die geselecteerd en getest werd door de vrouwelijke landbouwers over vier seizoenen was in 89% van de gevallen meer performant dan de mix van bonen die de wetenschappers op zichzelf samenstelden. De selectie van de vrouwelijke landbouwers leverde een veel grotere productiviteit op met een gemiddelde toename van 38% in de productie.

2.2. Biodiversiteit, landschapsdiversiteit en polycultuur zijn essentieel

Wereldwijd groeit het besef dat biodiversiteit fundamenteel is in de landbouw en dan meer in het bijzonder wat de voedselveiligheid betreft. Het landbouwbeleid van de laatste dertig jaar heeft geleid tot een significante toename van de globale productie, doch er zijn ook schaduwzijden. Het brengt immers een aanzienlijke nivellering met zich mee wat het aantal gewassen betreft. De natuurlijke grondstoffen zoals water en de bodem worden ernstig aangetast door de schaalvergroting van de landbouw.

Alhoewel de mens wereldwijd ongeveer 7000 plantsoorten consumeert zijn er slechts 150 commercieel relevant. Drie gewassen – rijst, tarwe en mais- staan in voor 60% van de calorieën en 56 % van de proteïnen die de mens afleidt van planten.

Op het eerste zicht is dit geen probleem, doch volgend voorbeeldje zal al veel duidelijk maken. In Senegal was één van de meest gangbare producten een traditioneel graangewas met de naam “*Fonio*”, dat uiterst voedzaam was alsook zeer robuust, wat gezien de bodemstructuur aldaar nodig is om te overleven. Deze plant werd echter met uitroeiing bedreigd door uitheemse granen. Steeds meer boeren schakelden over op de uitheemse granen. Doordat deze nieuwe granen echter minder robuust zijn mislukten na verloop van tijd de oogsten en heden schakelen de boeren terug over op de inheemse plant.

Wist u overigens dat de ajuin in het jaar 1903 357 variëteiten kende en dat er in 1990 nog 21 variëteiten waren? Ongeveer alle koffieplanten in Zuid-Amerika zijn afstammelingen van één enkele plant uit een botanische tuin in Nederland. Hetzelfde doet zich voor bij de bananen, cacao en katoen. De vermindering van de biodiversiteit leidt op korte termijn tot grote productiewinsten, daar de meest productieve planten worden geselecteerd, doch het risico op het mislukken van een algehele oogst wordt groter. De homogene planten zijn immers veel vatbaarder voor ziektes en parasieten. Hier in Vlaanderen hadden we in 1847 een hongersnood tengevolge van het mislukken van de aardappeloogst tengevolge van één parasiet.

Het verdwijnen van de polycultuur ten voordele van monoculturen in de gewassen is eveneens voordelig op korte termijn doch uiterst nadelig op lange termijn. De bodemerosie en de degradatie van de vruchtbaarheid van de bodem worden grotendeels veroorzaakt door de monocultuur die de algemene norm is geworden. Door het verminderen van de biodiversiteit en door het verminderen van de polycultuur hebben we steeds meer pesticiden en kunstmest nodig, wat eveneens nefast is op de lange termijn. Daarom moet de landbouw de overstap maken naar duurzame landbouw en net hier vervult de innovatie en de landbouwwetenschap een belangrijke rol. Het is van levensbelang voor het voortbestaan van onze planeet dat we overschakelen naar duurzame landbouw.

Duurzame landbouwinnovatie houdt rekening met landschapsdiversiteit, biodiversiteit, planten en dierendiversiteit alsook lokale productiemethodes. Graag geef ik enkele principes die hun deugdelijkheid hebben bewezen:

het aanplanten van diverse gewassen wordt aangemoedigd en gewassenrotatie is aangewezen;

planten die natuurlijke pesticiden bevatten genieten de voorkeur op pesticiden waar mogelijk;

het gebruik van bio - controle zoals het aanwenden van eenden en vis in rijstvelden is uiterst succesvol en goed voor het milieu;

biodiversiteit moet worden aangemoedigd teneinde de voedselveiligheid op de lange termijn te garanderen

lokale gewoontes kunnen soms met veel succes worden aangewend in andere streken.

Van dit laatste principe geef ik graag volgend concreet voorbeeld mee: In Burkina Faso werd een bodem conserveringsprogramma uitgewerkt dat grotendeels gebaseerd was op technologie van de Dogon stam uit Mali, namelijk een specifieke bouwmethode van rotsen dijkjes die voorkomt dat het water wegvloeit. Dit werd gecombineerd met een lokale zaaimethode van planten tussen rotsen, wat tot biodiversiteit en verbluffende productieverhogingen leidde.

3. Besluit

Opdat een betere productiviteit en duurzame landbouw wordt bekomen zal dit de inzet vergen van topwetenschappers die zullen instaan voor de ontwikkeling van zaden en landbouwtechnologieën die aansluiten op de lokale landbouwmethodes en kleinschalige landbouwers, waarbij de voorkeur moet uitgaan naar polyculturen en biodiversiteit.

De sprekers van deze morgen hebben mij overtuigd dat duurzame landbouwinnovatie de sleutel is om de millenniumdoelstellingen daadwerkelijk te realiseren. Landbouwkundige innovaties moeten de productiviteit verhogen en de kosten voor het milieu beperken, alsook betaalbaar zijn voor de kleinschalige landbouwbedrijven in de ontwikkelingslanden.

Genetisch gewijzigde organismen zullen ongetwijfeld hierin een rol spelen, doch hier mag men niet zomaar “carte blanche” geven. Zo lobbyen bepaalde ondernemingen voor “terminator grains” die slechts één maal een oogst opleveren, waardoor de boeren systematisch nieuwe zaden moeten aankopen. Dit is geen duurzame landbouwinnovatie. Droogtebestendige genetisch gewijzigde granen daarentegen kunnen wel voor een doorbraak zorgen. Soms -zoals ik hoger illustreerde- kunnen landbouwinnovaties voortvloeien uit landbouwtechnieken die reeds eeuwen meegaan.

Ook de politiek heeft een belangrijke verantwoordelijkheid in het al of niet bereiken van de millenniumdoelstellingen. Opdat de innovatie in de landbouw ook daadwerkelijk vruchten aflevert aan de lokale bevolking moet paal en perk worden gesteld aan de oneerlijke landbouwsubsidies in Europa, Azië en de Verenigde Staten. Ik verwijs naar de Doha besprekingen binnen de WTO die op springen staan. Tevens moet “good governance” worden gepromoot door Europa en moet er gewerkt worden aan een betere toegankelijkheid tot krediet voor de vrouwen, daar deze laatste in het Afrikaanse continent de motor zijn tot een verhoogde welvaart. Jammer genoeg wordt hun rol onvoldoende onderkend door de banken en de overheid. Microkredieten en micro sparen zijn dan ook de eerste stappen in de goede richting.

Ook het verbeteren van de infrastructuur is cruciaal. Landbouwers moeten hun producten immers ook kunnen verkopen aan een correcte prijs. Ik verwijs naar een project in Afrika waarbij een gsm ter beschikking wordt gesteld van de dorpsoverste van kleine landbouwgemeenschappen. Op deze gsm worden elke week de marktprijzen van de lokale gewassen doorgestuurd, waardoor malafide handelaren

hen niet meer kunnen oplichten. Lokale monopolies moeten ook doorbroken worden. In sommige landen heeft één bedrijf het monopolie in de handel van kunstmatige meststoffen. Kortom, er is nog veel werk aan de winkel.

Door een beleid te voeren dat een toename van de productiviteit nastreeft in de landbouw en dit op een duurzame wijze, komen de millenniumdoelstellingen binnen handbereik. Landbouw ondersteunen in landen met een laag inkomen staat gelijk aan het voeren van een beleid voor de armen.

Ik geloof rotsvast dat als we dit echt willen, we de millenniumdoelstellingen zullen bereiken. Hiervoor hebben we uw steun, inzet en talenten nodig. Samen kunnen we werken aan een betere wereld, waar de strijd tegen honger en armoede zal zegevieren. Ik nodig dan ook de sceptici uit om onze afspraak met de geschiedenis niet te missen door te verwijzen naar de woorden van André Malraux: *“Wat de geschiedenis nooit vergeeft aan een volk is het misprijzen van een droom.”*.